

Pauline Pucciano

La Barbe-Bleue, suivi de La Petite Sirène

La Barbe Bleue

Le Palais de Barbe-Bleue était non seulement un chef d'oeuvre d'architecture, mais aussi et peut être surtout un chef d'oeuvre des arts occultes de son temps. La magie et la pierre, consubstantiellement, avaient servi à l'édifier, et chaque atome en était imprégné de ce mariage étrange de l'esprit et de la matière.

La complexité de la structure donnait à première vue une impression d'excès – excès de flèches et de tourelles, de balcons et d'escaliers, d'ornements, de terrasses, de vitraux, de lignes et de courbes. Puis on admirait presque inévitablement l'inconcevable finesse du travail, et la grâce qui rayonnait à la fois de l'ensemble et du détail – le mouvement de cette rampe semblait unique, cette enfilade d'arches était d'un mystère ravissant, et les ombres que projetaient ces pignons sur la paroi de la tour semblaient vouloir dessiner de saisissants motifs. L'oeil se perdait en ces contemplations multiples, et toujours découvrait des merveilles nouvelles.

Les gens du pays, qui ne voyaient le Château que depuis les grilles du Parc, et qui ne prenaient pas le temps de l'observer plus longtemps, prétendaient qu'il n'y avait là aucun maléfice. Certains faisaient seulement courir le bruit que le grand-père du Marquis avait fait construire ce palais par l'architecte même du Roi.

Ce n'était cependant pas l'avis des jardiniers, cuisiniers et laquais du palais. Une légende, admise par tous les domestiques, disait que le Château changeait de forme selon la lumière et la couleur du ciel ; par temps d'orage, des gargouilles hideuses seraient apparues vers les toits, tandis que des fenêtres et des balcons auraient disparu, laissant les façades aveugles ; ils disaient que certains escaliers apparaissaient à la nuit tombée et demeuraient introuvables pendant le jour ; que la configuration générale du bâtiment, enfin, variait insensiblement au fil des heures, et que seul le Marquis n'en paraissait jamais surpris.

Ils l'appelaient « le Château Mouvant », et prétendaient aussi que les jardins, quelque modeste que fût leur taille, étaient de véritables labyrinthes, où l'on pouvait se promener douze heures sans passer deux fois par la même allée, et qu'ils recelaient des arbres inconnus, et des rosiers magnifiques, donnant, même en hiver, des roses de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

D'autres légendes couraient sur Barbe-Bleue, et celles-ci pas seulement parmi les domestiques.

Le Marquis était à l'image de son domaine – d'une beauté frappante et singulière, au charme légèrement inquiétant. Il était, paraît-il, d'une très haute taille, et toujours vêtu avec une somptueuse élégance. Son visage, d'une complexion étrange, était fort pâle, et contrastait violemment avec la noirceur bleutée de ses cheveux et de son bouc. Ses yeux, très pénétrants, étaient d'un bleu foncé, et il avait pour réputation de ne jamais sourire.

Et c'était cet homme, déjà si singulier de par sa nature et sa fortune, qui avait attiré sur lui une bien douteuse malédiction : veuf par sept fois, il avait épousé et enterré sept jeunes filles, et, d'année en année, les villageois qui assistaient aux messes de mariage étaient de moins en moins joyeux, et de plus en plus sombres lors des enterrements. La même profusion de fleurs blanches, en ces quatorze occasions, avait empli la même chapelle, et les tombeaux de ces infortunées s'alignaient absurdement dans le petit cimetière.

Le Marquis, de Barbe-Bleue, était bientôt devenu l'Ogre du Château Mouvant.

Éléonore avait passé dix-sept années de bonheur convenu et d'ennui domestique auprès de ses parents et de sa sœur Anne. Ses frères partis – à la chasse ou à la guerre – elle devint rêveuse et languissante, coquette à l'excès, et passa de longues heures oisives à écouter les histoires de sa sœur. Anne l'avait souvent, longuement, entretenue de Barbe-Bleue et de ses épousailles sanglantes, elle lui avait décrit mille fois les jardins du Château et les sortilèges qui y fleurissaient – son imagination trouvait dans ce sujet une nourriture sans pareille, et battait la campagne avec une sorte de génie.

Aussi, lorsqu'était arrivée la demande en mariage, ç'avait été comme si le vrai monde se refermait pour Éléonore, la laissant seule souveraine dans l'univers d'un livre d'images. Les supplications de sa mère et les larmes secrètes de son père, les conseils avisés de sa sœur, les missives autoritaires de ses frères, rien ne fut assez puissant pour conjurer le charme du beau

Marquis et de son Château enchanté.

On l'amena de force devant les sept tombes jumelles en lui promettant qu'elle dormirait bientôt à côté – Anne inventa des meurtres si effrayants qu'ils en perdirent toute vraisemblance, et Eléonore, dans un éclat de rire puéril mais invincible, assura qu'elle se marierait.

On fêta la noce en mai, qui fut plus triste qu'une mise en bière, et dès le lendemain, le père attentionné commença d'économiser sur sa paye pour offrir à sa fille, au jour fatal, un mausolée digne d'une Reine.

Eléonore s'éveilla de sa nuit de noces parfaitement heureuse. Amoureuse, elle l'était à la folie, et rien ne pouvait plus la prévenir contre cet homme qui lui avait appris le plaisir dans un luxe onirique. Elle songea avec un peu de moquerie à sa famille en train de se morfondre d'angoisse, et se releva à-demi pour contempler sa chambre.

A chaque fois qu'elle portait les yeux sur un objet, elle demeurait fascinée de longues secondes, et son âme contemplative y puisait une extase perpétuelle.

En poussant tout à fait les voiles qui ceignaient son lit, elle se demanda si elle s'habituerait un jour à vivre au milieu de la beauté, et si l'habitude en ternirait le plaisir. Mais elle ne prit pas le temps de répondre à sa question. La vaste chambre, vaguement hexagonale, brillamment éclairée par les immenses fenêtres, paraissait faite exactement à la mesure de ses rêves. Elle en aimait tout particulièrement le damage noir et blanc, les trois statues d'albâtre et d'ébène disposées comme des pièces d'échec, et le grand lustre dont les innombrables pendeloques semblaient toutes de diamant.

Elle se leva, ouvrit l'une des fenêtres et sortit quelques instants sur le balcon, puis fit le tour de sa chambre, en faisant attention à ne fouler que les cases blanches, caressant du bout des doigts les meubles improbables, aux longs pieds effilés, et de matière inconnue, qui croisaient son chemin. Il y avait un bureau, couvert à moitié de petits pots d'encres colorées, une coiffeuse où elle trouva des poudres et des crèmes de toutes sorties, un coffre, une table d'échecs entourée de deux

tabourets, et un fauteuil gigantesque, semblable à un trône, d'où l'on pouvait à loisir contempler les jardins.

Au fond d'une alcôve, elle découvrit une baignoire toute remplie d'une eau chaude et parfumée. Elle se dévêtit et prit un bain voluptueux, puis se releva, et, guidée par une sorte d'intuition, poussa sur l'un des murs un grand miroir en pieds, qui se révéla être la porte d'une penderie inimaginable. Il y avait dans cette pièce plus petite des centaines de vêtements de toutes les formes et de toutes les couleurs ; des robes d'un ouvrage si fin qu'elles semblaient presque vivre, des linges dont la douceur était une caresse sensuelle, des voiles, des chapeaux, des miracles d'étoffes à ne plus pouvoir les compter. Elle choisit une robe pourpre, et passa plusieurs minutes à se contempler dans le miroir, incrédule devant le parfait ajustement du vêtement sur son corps. Même son visage semblait plus beau, dans ce lieu, et elle en croyait à peine son reflet, qui ressemblait davantage à celui d'une déesse qu'à celui de la jolie jeune fille qu'elle avait toujours eu l'habitude d'être.

L'idée lui vint que c'était le lieu qui poussait toutes choses à leur extrême, et que sa propre personne, physique et spirituelle, n'échappait pas à son action diffuse, mystérieuse et profonde. Elle pensa soudain au Marquis et son image fit naître en elle une émotion immédiate – elle vit à peine que son reflet avait rougi et que ses pupilles s'étaient tout à coup écarquillées, car elle subissait les assauts d'une exaltation nouvelle – une hâte fervente, presque frénétique, d'être auprès de lui et de le remercier. Elle savait cependant, bien qu'il ne lui en eût rien dit, qu'elle ne le verrait pas avant le soir, et fit un effort sur elle-même. Sa hâte se mua peu à peu en une joie plus grave et plus sereine. Il viendrait, et elle ferait de son attente comme une longue prière – elle l'attendrait avec la dévotion et la patience d'une sainte.

– Comment la pauvre réagit-elle ?

La jeune servante, stupéfaite, mit quelque temps à répondre.

– Sais-tu que je n'avais vu personne plus belle et plus tranquille ?

La plus âgée fronça les sourcils et agita inutilement les braises sous la marmite d'eau.

- Que veux-tu dire ?
- Je veux dire que je l'ai trouvée en train de se coiffer, qu'elle était parée comme une Reine et qu'elle m'a simplement remerciée pour le déjeuner avec un air distrait.
- Elle ne t'a rien demandé ?
- Rien.
- Pas un mot au sujet des sept mortes ?
- Non. Elle a juste demandé à quelle heure le Marquis avait coutume de rentrer, et qu'on lui apporte une pendule dans sa chambre.
- Avait-elle un air effrayé, mélancolique ?
- Aucunement, je t'assure. On dirait bien la plus heureuse des jeunes mariées.
- C'est incroyable... murmura la vieille. Et la clef ?
- Il ne la remet en général que le lendemain soir.
- Oui, tu as raison. Sais-tu pourquoi son père l'a vendue à Monseigneur ?
- D'après ce qu'on m'a dit, son père aurait voulu se pendre plutôt que de l'abandonner à lui.

La servante oublia pour de bon sa marmite et ses braises.

- Ca ! C'est donc elle qui a voulu de lui ?
- C'est du moins ce que l'on dit au village...

Le Marquis frappa à la porte d'Éléonore à 18 heures précises. Il était inquiet et nerveux, mais lorsqu'il la vit sourire, radieuse en sa robe pourpre, à son entrée, il sentit qu'il ne serait jamais question entre eux d'autre chose que d'amour.

Elle se précipita vers lui avec une hâte adorable, mais s'immobilisa à quelques centimètres de lui. Il sourit, caressa ses cheveux, l'embrassa. Et souhaita que la Clef ne fût pas dans sa poche.

- Je ne sais pas par quoi commencer, dit-elle, j'ai tant de choses à vous dire, tant de choses à vous demander...

Il ôta sa cape et la posa négligemment sur le lit.

- Avez-vous pensé à moi aujourd'hui ? Continua-t-elle.
- Penser à vous a été la seule occupation de ma journée, répondit-il doucement.
- Je vous ai rendu grâce toute la journée, dit-elle sérieusement après un petit rire, pour toutes ces choses autour de moi...

Il la regarda et vit qu'il y avait en elle un éclat, une vitalité qu'il n'y avait eu en aucune autre.

- Aimez-vous le Château, Éléonore ?
- Comment pourrais-je ne pas l'aimer ? dit-elle en s'approchant de lui. Vous êtes dans chacun de ses détails, et il est autour de tous vos gestes...

Il la prit dans ses bras, cédant à une émotion singulière. Il étreignait la première femme qui eût réalisé ses espérances, et le bonheur, mêlé à la conscience de ce qu'il allait faire, lui donnait le vertige. Il embrassa encore ses lèvres, son cou, puis il se reprit et la repoussa doucement.

- Je vous dois un aveu, souffla-t-il.
- Oh non ! Je vous en prie, dit-elle en toute hâte, je vous en prie, ne me parlez pas de vos femmes.

Il tourna la tête vivement vers elle. Son regard concentrait à la fois une telle pureté et une telle force qu'il eut envie de renoncer à la Clef.

- Vous ne voulez pas savoir ?
- Non, je ne veux jamais en parler, jamais.

Il sortit la Clef d'or de sa poche.

- Alors je puis vous remettre cette Clef sans craindre que vous l'utilisiez un jour.

Il prit sa main et mit la Clef dedans.

- Cette Clef ouvre une porte du Château que je vous interdis formellement, absolument, d'ouvrir.

Il s'arrêta un instant puis ajouta :

- C'est là tout ce que je vous demande et tout ce que je vous demanderai jamais pour gage de votre foi. Quant à moi, en dehors de cet ordre, je ne veux avoir pour lois que vos caprices, et veux vous servir comme un esclave.

Elle rangea la Clef en riant dans un tiroir de la coiffeuse, et lui tendit la main.

- Mais je ne veux pas que vous me serviez... Je n'ai pas encore visité les jardins et je brûle de connaître ses fleurs bizarres et ses sentiers imaginaires...

Il ressentit un soulagement indescriptible, vaste comme une absolution, et ils sortirent silencieusement, beaux comme des personnages de légende, dans l'air tiède du soir de mai tombant sur les jardins.

Ce soir-là, ils se promenèrent fort tard. Tandis que la lumière déclinait et que la nuit exaltait le parfum des roses, il lui posa mille questions sur son enfance, et elle lui raconta tout ce que sa sœur Anne avait inventé sur lui ; elle lui fait faire le récit de ses voyages, et ils parlèrent interminablement de magie et d'amour – mais leurs paroles et leurs baisers se perdirent dans la nuit.

Ils soupèrent, vers minuit, de manière frugale, sous l'oeil incrédule des servantes, et Éléonore voulut apprendre les échecs avant d'aller se coucher. Ils s'endormirent presque au matin, ivres et épuisés, et lorsque le Marquis quitta silencieusement la chambre, il avait presque oublié l'autre chambre où sept mortes, songeuses, attendaient la huitième.

Éléonore passa le plus clair de ses journées, dans les semaines qui suivirent, à visiter le Château et ses jardins. Il lui semblait qu'elle était plus proche de Barbe-Bleue lorsqu'elle se laissait conduire par l'étrange intelligence qui animait le domaine – elle avait parfois même l'impression que cette intelligence émanait de lui.

Il s'agissait souvent de presque rien ; un couloir plus éclairé qui l'invitait muettement, une rose verte qui de loin en loin lui indiquait le chemin. Ces promenades n'avaient pas de but précis, et Éléonore

s'enivrait de leurs errances, qui la plongeait dans une sorte d'état second où la contemplation, le sentiment de participer à une beauté universelle, envahissaient toute son âme.

Elle fut d'abord surprise par les infinies variations que subissaient les lieux et n'y vit, les premiers temps, qu'un renouvellement anarchique et royal, dont les irrégularités mêmes étaient imprévisibles. Puis, peu à peu, sa vision changea. A force de se laisser guider par le Château et d'en explorer les secrets innombrables, elle finit par trouver à ses éternelles modulations un sens subtil, qu'elle ne parvint pas à définir aussitôt. Le temps, sous toutes ses formes, agissait sur les lieux, cela était le plus flagrant – mais elle comprit aussi que le Château nourrissait une secrète correspondance avec son propre esprit, et que certaines de ses humeurs provoquaient inévitablement certaines modifications de lumière, de style et de dimensions. Elle savait que son époux était capable de faire apparaître des salles là où il ne s'en trouvait pas – et, bien qu'elle fût encore très loin d'une semblable maîtrise, elle s'essaya de plus en plus souvent à ce pouvoir, et finit par acquérir une connivence particulière avec les lieux et les objets, et une prescience presque toujours exacte de ce qu'elle pouvait s'attendre à découvrir.

Barbe-Bleue se réjouissait de ses progrès rapides, et lui montrait chaque soir comment commander aux objets ; elle découvrit avec une joie enfantine que sa baignoire pouvait être toujours pleine d'eau chaude, et que son jeu d'échecs était capable de jouer contre elle ; ou que le détour du sentier pouvait la ramener aux portes du Château si elle sentait venir la fatigue.

Toutes ces choses n'étaient pas pour elle un simple amusement, mais l'apprentissage d'une nouvelle façon de vivre. La conscience des liens, invisibles mais puissants, qui l'unissaient à son mari et au domaine renversait presque totalement sa perception d'elle-même : l'intérieur et l'extérieur, le réel et le possible, la présence et l'absence commencèrent à se fondre et à se dissoudre, brisant ses repères anciens en en laissant apparaître de nouveaux.

Il arriva quelquefois, durant ses promenades, qu'elle passât devant la porte défendue – une intuition spéciale l'en prévenait, mais elle n'y prêta guère attention.

La passion des deux époux ne fit que croître, comme si chacun puisait l'essence de la vie à la source de l'autre. Ils vivaient un échange permanent et exclusif, une communion de plus en plus riche, de plus en plus profonde, qui les laissait sans cesse émerveillés.

Le Marquis revenait souvent avec des présents fabuleux ; des bijoux qu'on eût dit faits de morceaux d'étoiles, des robes arrachées à la couleur du ciel ou à l'étoffe de la nuit, de grands miroirs qui reflétaient la mer, des cristaux dans lesquels on voyait d'autres mondes... Les miracles ruisselaient de ses mains, pour elle seule, et les extases qui ruisselaient de ses yeux lorsqu'elle les recevait, pour lui seul, devenaient miracles à leur tour. Un soir, il fit venir pour elle un orchestre, et ils dansèrent jusqu'à l'étourdissement ; il prit l'habitude aussi de payer les services de funambules et de saltimbanques qui, dans les décors étranges du Château, faisaient pour elle des spectacles empreints de poésie et de mystère, qu'elle applaudissait à s'en briser les mains.

Il sut dès les premiers jours que leur passion serait unique, qu'il n'avait vécu que dans l'espoir de la rencontrer, et qu'elle hanterait son cœur jusqu'à sa mort. Son adoration, cependant, était inquiète, et son bonheur se mêlait parfois de torture – il ne trouvait la paix qu'auprès d'elle, lorsque sa présence gracieuse, souveraine, chassait le doute de son esprit.

Chaque matin, lorsqu'il la laissait endormie, il ouvrait sans faire de bruit le tiroir de la coiffeuse, et regardait la Clef. Ce moment était pour lui le plus douloureux de la journée, parce qu'il avait peur chaque fois que sa main ouvrait le tiroir, et honte chaque fois qu'elle le refermait. Il mettait toujours plus d'une heure à se pardonner ce geste, qu'il considérait presque comme une trahison, et se consolait à l'idée qu'elle en ignorait tout.

Il ne savait pas qu'elle avait surpris son rituel, un matin, et qu'après quelques larmes, elle l'en avait aimé davantage.

L'un des jardiniers arrangeait un massif de fleurs blanches. L'autre, essoufflé, regardait autour de lui.

– Crois-tu que mille jardiniers suffiraient à s'occuper de tous les coins de ces jardins ?

- Dix mille y trouveraient leur emploi, marmonna l'autre.
- - Pourtant, nous ne sommes que six, et le travail est fait.
- C'est le genre de paradoxes auxquels tu ferais mieux de t'habituer.
- Pourquoi le Marquis a-t-il si noire réputation, au village ?
- Pardi ! Parce qu'il a la mauvaise habitude d'aimer ses femmes en leur tranchant la gorge !

Le jardinier rêveur éclata de rire.

- Je n'en crois pas un mot. Les villageois racontent des sornettes. As-tu seulement vu comme il adore sa femme, comme elle a l'air heureuse ?

L'autre haussa les épaules.

- Tout ce que je sais, finit-il par répondre, c'est qu'il y en a sept qui pourrissent là-dessous, et que je souhaite bien du plaisir à la huitième.

Anne recevait de temps en temps des lettres de sa sœur, et elle n'avait en général pas même le temps de les lire une première fois pour elle-même, que ses parents à la torture exigeaient qu'elle leur en fit lecture.

C'étaient des lettres étranges, pleines de choses incroyables et presque incompréhensibles – et le père et la mère, après les avoir entendues, ne savaient jamais qu'en penser. Elle assurait certes qu'elle était heureuse ; elle l'assurait même au-delà de toute vraisemblance, mais cela n'apaisait en rien l'inquiétude dévorante du vieux couple, épris de calme et de normalité, que le récit de tous ces maléfices mettait au comble du malaise.

Anne relisait les lettres dans la solitude de sa chambre, les comparait, les relisait encore, et imaginait sa sœur couverte d'or, dans les bras de son mystérieux époux – puis la vision lui revenait des sept tombes jumelles, et elle ne dormait pas de la nuit.

Eléonore lui manquait, non comme si elle était mariée, mais comme si elle avait définitivement quitté le monde où elles avaient grandi, et tout dans ses lettres lui paraissait étranger.

Il lui semblait qu'elle lui parlait d'un au-delà lointain, sans commune mesure avec l'ici-bas, un au-delà où sa famille n'était plus qu'un souvenir d'enfance, et où toute chose pouvait arriver.

Le fil des jours apporta l'automne. Le Château perdit en clarté, les jardins en douceur, et Eléonore resta plus souvent dans sa chambre, qui demeurait inchangée.

Le Marquis lui fit don d'un clavecin, dès les premiers jours d'octobre, et elle consacra dès lors plusieurs heures par jour à la musique. L'instrument, digne de son entourage, guida ses mains aussi longtemps qu'elle en eut besoin, et elle sut jouer, en quelques semaines, presque à la perfection.

La musique lui apportait une joie nouvelle, qui remplaça celle de ses promenades sans fin, et, comme elles, la maintenait dans un état de plénitude que seule pouvait troubler l'exaltation de son amour. De nouvelles salles, plus chaudement décorées, étaient apparues depuis peu, et les époux purent savourer la lumière des bougies et le crépitement des flammes. Barbe-Bleue s'accoutuma à rentrer plus tôt au Château, et Eléonore, qui s'éveillait plus tard, s'étonnait chaque soir de la brièveté des journées. Le changement de temps fut prétexte à des dizaines de parures nouvelles, la tristesse de la lumière à des spectacles répétés – en somme, tout fut fait pour conjurer l'ennui qui menaçait.

La journée avait commencé semblable aux précédentes. Eléonore était vêtue d'une robe d'un bleu profond, et portait un lourd collier d'or que le Marquis venait de lui offrir ; elle avait relevé ses cheveux, et jouait depuis presque une heure. Elle n'avait qu'une conscience vague des morceaux qu'elle jouait – étaient-ce des airs qu'elle inventait, ou qu'elle avait entendus autrefois... Il lui semblait plutôt que la musique naissait de l'accord caressant de ses mains et du clavier, et que cet accord n'était que l'une des mille facettes de la correspondance ultime qui liait son esprit au Château – jouer était l'acte magique par excellence, l'accomplissement tactile et mélodique de la relation spirituelle qu'elle entretenait avec les objets.

L'éclat doré qu'elle apercevait tout au bord du clavecin ne retint pas tout d'abord son

attention, puis cet éclat devint plus fort, et se cristallisa dans une forme précise, qui lui paralysa les mains. La Clef d'or était là – et le silence qui venait de se faire donnait à cette apparition un relief inquiétant.

La terreur qui avait surgi en elle ne laissait pas de place à une pensée cohérente, et, dans sa confusion, elle se leva brusquement, s'empara de la Clef et la remit précipitamment dans la coiffeuse où sa place vide l'attendait. Eléonore allait s'asseoir dans le grand fauteuil, et resta plusieurs minutes immobile, hébétée, à reprendre son souffle et ses esprits. Cet événement n'avait pour l'instant pas de sens, et la réaction qu'elle avait eue était démesurée. Il pouvait arriver qu'un objet changeât de place dans sa chambre. Elle ne s'en était jamais inquiétée.

Elle se ressaisit, et, ayant décidé sans même y songer de ne pas parler de cet incident à Barbe-Bleue, elle se remit au clavecin et recommença à jouer. La musique qui sortait de l'instrument avait cependant changé de tonalité ; plus lourde, presque dissonante, elle semblait être l'étoffe-même de la montée d'une angoisse. Aussi, lorsque l'éclat doré apparut sur une touche noire, et qu'Eléonore vit la Clef d'or se matérialiser sous ses yeux, elle n'éprouva pas de surprise, mais une horreur profonde, et elle s'éloigna du clavecin, reculant à pas lents, comme si l'objet pouvait lui faire du mal.

Ce fut la première fois qu'Eléonore eut peur d'une manifestation magique, et qu'elle souhaita confusément que tous les prodiges auxquels elle avait assisté ne fussent qu'un rêve. Pour la première fois, quelque chose se produisait qui n'était pas pour elle mais contre elle, et cela, elle en conçut immédiatement la certitude. C'était pour sa perte et pour la perte de son amour que la Clef d'or était sournoisement apparue, pour sa perte qu'elle gisait actuellement, innocente et minuscule, sur les touches noires de son clavecin. Plus elle regardait la Clef, et plus elle y pensait, plus son tourment s'aggravait. Une brèche irrémédiable venait de s'ouvrir dans la perfection, une brèche obscure qui menaçait de s'élargir, et qu'elle avait le sentiment de devoir assumer seule. Il n'aurait été d'aucune utilité de prévenir les servantes ; et l'idée-même d'en parler au Marquis lui paraissait blasphématoire.

Il n'y avait pas d'autre solution que d'essayer de s'habituer à ces apparitions importunes. Elle jura qu'elle ne toucherait plus à cette Clef, quoi qu'il dût arriver, et qu'en dernier recours, si elle devait venir à manquer un matin, lorsque Barbe-Bleue ouvrirait la coiffeuse, elle raconterait tout à son mari.

Lentement, un peu raffermie par la décision qu'elle venait de prendre, Eléonore retourna vers l'instrument, se rassit, et recommença à jouer. Il n'y eut pas d'autre incident dans l'heure qui suivit, mais la musique qu'elle jouait était si sombre et si malsaine qu'elle préféra s'arrêter. Elle tourna et vira dans sa chambre, irritée et désœuvrée, pendant quelques minutes, puis l'idée lui vint d'aller chercher aux cuisines un peu de nourriture. Elle espérait que les domestiques qui s'y trouveraient seraient plus bavards et plus joyeux qu'à l'accoutumée. En sortant, elle tourna machinalement la tête.

La Clef n'était plus sur le clavecin.

Eléonore revint sur ses pas, ouvrit compulsivement la coiffeuse. La Clef n'y était pas non plus. Peut-être aurait-elle dû se réjouir de ne plus avoir sous les yeux l'objet abhorré – mais sa disparition lui parut plus odieuse encore que sa présence, car lorsqu'elle pouvait la voir, elle avait l'impression d'avoir au moins quelque pouvoir sur elle. Des larmes de rage, d'impuissance, lui vinrent aux yeux, et elle eut envie de tout retourner dans sa chambre, quitte à tout briser, pour retrouver cette chose. Mais elle était assez raisonnable pour savoir que cela ne servirait à rien, et, après s'être accordé sans complaisance deux ou trois sanglots nerveux, elle se maîtrisa suffisamment pour quitter la chambre.

La cuisinière éprouvait maintenant un malaise vague. Elle avait profondément souhaité que les mauvais jours ne fussent plus qu'un cauchemar, et s'était même prise à observer ses maîtres avec une tendresse dans le regard.

Mais aujourd'hui le passé refaisait surface, et elle se souvint de tous ses fantômes avec une précision effrayante. Elle s'en voulait d'avoir été assez idiote pour croire un seul instant qu'Eléonore

échapperait à la Clef, à la Chambre et au Couteau ; les lieux, le Marquis lui-même étaient maudits, et elle se demanda si Dieu la punirait pour avoir été servante d'Enfer.

La femme de chambre entra gaiement dans la cuisine, et trouva la cuisinière plongée dans une telle stupeur qu'elle s'inquiéta aussitôt.

- Eh bien, quoi ? As-tu besoin d'un remède ?

La cuisinière tourna la tête.

- C'est Madame qui est venue en cuisine...
- Eh bien ? Cela arrive quelque fois. T'a-t-elle grondée ?

L'autre hocha la tête vivement en signe de dénégation.

- Elle était agitée, la pauvre petite, et pâle comme si le démon venait de lui apparaître.
- Mais qu'a-t-elle dit ?
- Elle m'a demandé à manger et m'a prisée de lui parler de la noce de ma fille... Mais elle a mangé à peine une bouchée de mon gâteau, et n'a rien écouté à ce que je lui ai raconté. Je voyais bien qu'elle était ailleurs, ses beaux yeux bougeaient sans cesse et elle ne cessait de lisser un ruban qui n'était pas du tout froissé.

La cuisinière était au bord des larmes et la femme de chambre ne voulut pas la presser.

- C'est alors qu'il y a eu cette lumière dorée, comme une petite flamme, à côté de sa main, sur la table. Et moi qui savais que c'était cette maudite clef en train d'apparaître, j'ai regardé son pauvre visage...

La femme de chambre était à présent aussi triste que sa compagne.

- Elle l'aime tellement, dit-elle doucement. Peut-être aura-t-elle raison de la Clef...

La cuisinière secoua la tête.

- Ensuite elle est partie, ajouta-t-elle d'une voix blanche. Partie en toute hâte, en emportant cet objet de malheur...

Lorsqu'Eléonore passa le seuil du Château un grand vent se leva. Des nuages ténébreux traversèrent le ciel à une vitesse vertigineuse tandis qu'elle s'engouffrait en courant dans les jardins, et si quelqu'un avait pu la voir dans cet équipage, il aurait juré qu'elle ne s'était pas aperçue de cet orage soudain, tant son visage hagard paraissait bouleversé et presque au bord de la démence. Elle courut longtemps, au hasard des allées qui s'ouvraient sous ses pas, serrant la Clef avec fureur, inconsciente du tonnerre qui grondait et de la pluie qui s'était mise à tomber. Elle s'arrêta, haletante, au bord d'un étang que la couleur du ciel rendait presque noir, et lança de toutes ses forces la Clef dans l'eau.

Il y eut une étrange explosion de lumière dorée lorsque la Clef fut engloutie, et toute la surface de l'étang demeura illuminée pendant quelques interminables secondes. Puis tout redevint normal, et Eléonore se sentit tout à coup vidée, comme si ce geste libérateur avait rongé toute sa substance.

Elle rentra souillée, épuisée, sous un ciel incertain, et dut se reposer plusieurs heures.

Ce soir-là, le Marquis se préoccupa de sa pâleur et elle dit avoir été surprise par l'orage. Il ne parut pas se douter cependant de l'ampleur de ce qu'elle avait enduré aujourd'hui, et son insouciance eut sur Eléonore un effet curieusement apaisant. Plus avançaient les heures passées auprès de Barbe-Bleue, et plus elle avait envie de rire de ce qui s'était passé. La Clef avait bougé ; mais sa réaction de terreur irraisonnée était un enfantillage grotesque. Elle faillit tout dire à son mari, mais l'occasion ne s'en présenta pas. Elle remit au lendemain matin de le prévenir de l'inconstance et des indécidités de la Clef.

Le lendemain matin, cependant, la Clef eut la délicatesse de se trouver dans la coiffeuse, et Eléonore put continuer à faire semblant de dormir tandis que son mari la quittait.

Cet épisode singulier, s'il n'eut pas de conséquence directe, marqua néanmoins le début d'un inexorable changement. Eléonore se mit à penser à la Chambre Interdite, et ses rêveries la ramenèrent de plus en plus souvent derrière cette porte mystérieuse, où pouvaient se tenir toutes les

merveilles ou toutes les ténèbres, selon les caprices de son imagination.

Les premières semaines, cette idée nouvelle lui fut plutôt plaisante ; il était presque excitant de savoir que son empire recelait une enclave, et que sa passion-même reposait sur un silence, qui, tout mutuellement consenti qu'il fût, n'en était pas moins opaque, absolu et intransgressable. Elle se souvenait avec un intérêt particulier du second soir de leur mariage, lorsque la question avait été – fugitivement – abordée. Une seule chose lui semblait acquise à ce sujet : cette pièce où elle ne devrait jamais pénétrer avait un rapport avec les défuntes épouses de Barbe-Bleue.

Toutes ces jeunes filles mortes ne lui faisaient pas peur, mais elles l'intriguaient. Elle essayait d'imaginer d'autres femmes à sa place, dans cette chambre, et se délectait à l'idée de leur nuit de noces maussade, de leurs journées d'ennui, de leur frayeur, peut-être, devant les racontars stupides de leur famille et des villageois. Elle n'en imaginait aucune heureuse, elle n'en imaginait aucune aimée, et se sentait si infiniment supérieure à elles qu'elle en riait parfois dans sa solitude.

Qu'elles eussent été jolies ne faisait guère de doute, car le Marquis avait du goût ; mais le pauvre avait dû souffrir mille désillusions devant leur bêtise, leur lâcheté ou leur froideur : toutes devaient se signer comme des nonnes lorsqu'il dévoilait ses pouvoirs, et aucune n'avait dû entrevoir les étourdissantes virtualités du Château – Eléonore s'était d'ailleurs persuadée que c'était le Château qui les avait tuées, parce qu'il ne supportait pas leur présence en lui – ce même Château qui l'avait accueillie avec tant de grâces et d'intimité.

Elle finit peu à peu par épuiser les richesses de ce fantasme ; cependant, l'idée de la Clef, de la Chambre, et de l'interdiction formelle qui leur restait attachée, elle, ne la quitta pas. Elle était trop amoureuse, sans doute, pour s'avouer que la curiosité la décorait que cette interdiction la contrariait – aussi contournait-elle le problème en cherchant indéfiniment des raisons à ce caprice.

Cette question, elle faillit plus de vingt fois la poser à son mari, mais elle n'avait pas quelle pudeur l'en retenait toujours. Peut-être craignait-elle de le voir s'assombrir ou se fâcher. Peut-être avait-elle simplement honte, lorsqu'elle le voyait si innocent, de former à son sujet des conjectures inutiles et méprisables, qu'elle considérait comme autant d'injustifiables trahisons.

Le sentiment de faute, pourtant, n'écarta pas l'obsession, et le besoin de savoir pourquoi cette porte lui était interdite, pourquoi il regardait chaque matin dans la coiffeuse, pourquoi cette Clef lui était apparue, devint bientôt un sentiment avide et douloureux. Elle lutta aussi longtemps qu'elle le put contre cette avidité ; mais elle était trop jeune, ou trop passionnée peut-être, pour imposer longtemps sa volonté à ses sentiments, et elle finit par se demander quel risque elle encourrait véritablement à désobéir au Marquis.

Lorsqu'elle se posa cette question, elle sut que sa trahison était désormais inscrite – et elle en conçut, avant même d'avoir agi, un remords écrasant. « C'est là tout ce que je vous demande et tout ce que je vous demanderai jamais pour preuve de votre fidélité. » De quel droit allait-elle tromper l'homme qui mettait à ses pieds tout ce qu'il possédait – mais pourquoi avait-il pris l'absurde décision de mettre dans une clef le gage de sa très pure, de sa fervente fidélité... Car s'il n'avait tenu à lui infliger une limite, elle savait avec mille certitudes que son amour eût été illimité.

Une limite, un simple seuil qu'elle n'aurait peut-être jamais franchi, ou qu'elle n'aurait jamais désiré franchir, car elle ne désirait que ce qui l'attachait à lui, et qu'elle se moquait éperdument de ces cadavres oubliés. Un simple seuil qui la happait maintenant inexorablement, parce qu'il avait voulu qu'il le séparât d'elle.

Eléonore avait reprise l'habitude d'arpenter le Château, et de bercer ses réflexions de ses errances : il ne fallut pas longtemps pour qu'elle devînt familière de la porte dont l'image rayonnait en elle. Elle passa devant une fois, deux fois ; la troisième fois elle s'y arrêta, et bientôt s'attarda tout contre elle. C'était une porte simple, qui ne laissait filtrer aucun bruit, aucune lumière et aucun signe. C'était une porte muette, comme toutes les portes closes, et Eléonore, le dos contre son bois, et le regard sans vie, résistait au vertige de la tentation, parfois pendant des heures.

Elle ressortait épuisée de ces combats intérieurs, et la fatigue, la fierté d'avoir arraché une si âpre victoire, émoussaient son remords et la rendaient capable, le soir venu, de regarder le Marquis sans rougir. Car s'il ignorait sa trahison prochaine, il ignorait surtout les efforts titanesques qu'elle déployait pour en repousser l'échéance, et toute la passion qu'elle gâchait pour en masquer les effets.

Elle n'eut pas un instant, durant tous ces jours, l'impression de l'aimer moins – mais son état de tension, de jour en jour plus insoutenable, devait inmanquablement s'achever dans un dénouement brutal, et c'est ce qu'il advint par un soir de décembre.

Alors qu'elle passait pour la centième fois devant la porte, son œil fut attiré par un éclair doré qui jaillissait de la serrure. Elle se figea, mais ne put s'empêcher de regarder encore, et lorsqu'elle vit la Clef parfaitement encastrée dans la serrure, elle imagina avec une volupté infernale le déclic de la porte qui s'ouvre.

La magie conjuguée de la Clef et de la porte était trop puissante pour elle ; dans quelques fractions d'instant elle serait à leur merci – elle poussa un cri pour ne plus entendre le déclic assourdissant dans sa tête – et, à bout de sa propre résistance, elle perdit connaissance.

Barbe-Bleue la veilla jour et nuit, pendant la longue semaine de sa fièvre, et ne manqua ni de la baigner lorsqu'elle était brûlante, ni de la couvrir lorsque les frissons la prenaient – et il parvint, à force de patience, à la nourrir assez pour qu'elle ne succombât pas de faiblesse.

Elle ouvrait de loin en loin des yeux vides et brillants, qu'elle refermait aussitôt, et ses lèvres parfois s'agitaient en des murmures délirants. Il lui arriva plusieurs fois de parler de la Clef, qui ne pouvait se trouver dans la coiffeuse puisqu'elle l'avait jetée dans l'étang, ou qui apparaissait dorée dans les ferronneries de la serrure.

Barbe-Bleue, lorsqu'elle délirait, baisait sa main pensivement, et hochait parfois la tête, l'air las.

La veille de Noël, la fièvre l'emporta si loin que Barbe-Bleue se vit au bord de la perdre, et l'angoisse tyrannique, dévorante, insomniaque, qui l'étreignit alors, lui enseigna qu'il n'aurait jamais la force de lui survivre. Son amour était parvenu à ce point extrême où Eléonore cristallisait tout l'espoir et toute la beauté de l'existence – et il n'imaginait pas plus sa vie privée d'elle qu'il ne pouvait imaginer l'extinction du soleil et les ténèbres glacées noyant le monde à tout jamais. Il se força à croire que si elle était assez forte pour survivre à la fièvre, elle saurait résister à l'obsession

de la Chambre. Il le crut passionnément, et lorsqu'elle fut enfin hors de danger, il éprouva une joie surhumaine, et pleura sur son corps guéri.

L'un des premiers désirs exprimés par Eléonore lorsqu'elle eut à nouveau sa conscience, fut de recevoir sa sœur Anne pour sa convalescence. Barbe-Bleue ne montra pas le moins du monde la souffrance qu'un tel désir lui causait, et ravala sans amertume la décision qu'il avait prise de demeurer lui-même auprès de sa femme. Au contraire, il parut se réjouir de ce projet, et s'empressa de tout mettre en œuvre pour qu'Anne fût là le soir-même.

La perspective d'une présence et d'une influence étrangères le mettait mal à l'aise, car il ne savait quelles conséquences la confrontation de leur bonheur bizarre et du monde ordinaire pourrait avoir dans l'esprit d'Éléonore. Il avait peut qu'elle se mît à considérer leur vie d'un œil étranger et critique, qu'elle répugnât à se servir devant sa sœur des pouvoirs magiques que le Château lui avait conférés, et qu'elle utilisait d'ordinaire si naturellement ; peur qu'elle eût honte de lui, de sa réputation sanglante, et de leur amour miraculeux, qu'aucune sœur au monde ne serait jamais capable de comprendre.

Il s'en voulait, pourtant, de l'avoir tenue recluse, de ne lui avoir jamais proposé de revoir les siens – la seule pensée qu'il ne suffisait peut-être pas à son bonheur, qu'elle avait peut-être mille désirs dont il ne soupçonnait rien, et que, croyant la combler, il l'avait peut-être frustrée, lui était presque insupportable. Il se jura d'être moins exclusif, plus attentif aux moindres signes qui émaneraient d'elle, pour prévenir tous ses désirs.

Il décida aussi de ne pas lui parler des délires qu'elle avait eus pendant sa fièvre, et de la laisser ignorer qu'il avait suivi son combat de loin, avec appréhension, depuis le soir où il l'avait trouvée si pâle à son retour. Sans doute le silence l'aiderait à oublier, à vaincre ; et , puisqu'il était maintenant trop tard pour reculer, il l'aiderait à sa façon à poursuivre la lutte.

Elle, à travers sa faiblesse, lui souriait sans cesse, comme si le bonheur d'être sauvée était

insignifiant, comparé à celui de le revoir.

Anne attendait rêveusement la calèche qui devait l'emporter, sans prêter attention à ses parents, qui, derrière les carreaux, guettaient le moindre de ses gestes. A moitié heureux à la perspective d'avoir enfin des nouvelles plus tangibles que ces poignées de mots vides de sens, et à moitié effrayés à l'idée de livrer ainsi leur seconde fille à ce lieu de malheur, ils avaient proféré maintes paroles incohérentes, ordonnant à Anne de ne jamais se rendre au Château tout en mettant dans son sac un pot de confitures pour Eléonore...

La calèche arriva, équipée comme en un conte, et s'arrêta à la hauteur d'Anne. Elle fut surprise, en tendant ses bagages au laquais, de voir que Barbe-Bleue la regardait depuis l'intérieur. Elle pria pour que ses parents ne l'eussent pas aperçu, et s'installa avec précipitation.

- Bonjour, ma sœur, dit-il avec une affection étrange.
- Bonjour.

Ils se regardèrent un moment, comme pour une estimation mutuelle, et lorsque la calèche démarra, leurs deux visages se sourirent.

- Vous ressemblez un peu à Eléonore, remarqua-t-il. Une insolence dans le regard...
- Et vous ? Savez-vous à qui vous ressemblez pour moi ? demanda-t-elle en riant.
- A l'ogre d'un château instable, qui porte une barbe bleue, et que vous avez brandi comme un croquemitaine pour effrayer votre petite sœur...
- Je n'aurais pas trouvé ces mots, mais c'est à peu près ça, dit-elle plus sérieusement.
- Est-ce que je ressemble à vos portraits ?
- Vous ressemblez davantage à ceux qu'Éléonore m'a brossés dans ses lettres, dit-elle avec prudence.

Il eut un vague sourire.

- Que dit-elle de moi dans ses lettres ?

- Qu'elle vous aime.

Il observa un silence assez long et la dévisagea.

- Et croyez-vous ce qu'elle écrit ?
- Pourquoi me mentirait-elle ?
- N'avez-vous jamais eu peur que je cause sa perte ?

Anne baissa les yeux, puis les releva, et dit avec difficulté :

- Si, mais je crois que vous êtes le premier à craindre de causer sa perte.

Barbe-Bleue tourna la tête.

- Vous êtes clairvoyante, ma sœur. (Et, après un silence :) Eléonore a été très malade.

Elle eut une exclamation d'inquiétude, puis il reprit.

- Mais que je vous rassure, elle est hors de danger. Et je compte sur vous pour endiguer les fièvres qui risqueraient de la reprendre.
- Que voulez-vous dire ?
- Que nous ne serons pas trop de deux pour éviter sa perte.

Anne le regarda avec effroi, mais elle ne vit qu'un homme brisé de fatigue, presque mélancolique, qui se laissait aller à son angoisse.

- Il se peut que vous soyez surprise par quelques... particularités du Château, dit-il d'un ton plus ferme.
- Vous faites allusion à sa magie ?

Il porta à nouveau les yeux sur elle.

- Vous aimez appeler les choses par leur nom, n'est-ce pas ?

Anne hocha la tête, déconcertée.

- C'est ce qui me fait peur, chez vous, reprit-il. Je vous en prie, n'apportez pas trop de clarté à votre sœur. Elle en mourrait peut-être.

Ce furent les derniers mots qu'ils échangèrent du voyage. Anne, qui était partie dans la hâte et la curiosité, arriva chez sa sœur bouleversée et inquiète. Jamais l'incarnation du Mal qu'elle s'était

représentée autrefois n'aurait pu la désarçonner comme venait de le faire cet homme. Jamais elle n'avait éprouvé ou imaginé que l'on pût éprouver pareille confusion de sentiments. En posant le pied devant les grilles du Château, elle se souvint des descriptions d'Eléonore, et sut immédiatement qu'elle foulait une terre étrangère.

Et il lui fallut tout l'amour d'une sœur pour l'empêcher de s'enfuir en courant.

Anne fut conduite à ses appartements par une femme de chambre bavarde, dont elle ne put écouter la conversation, assaillie qu'elle était par les sensations fourmillantes que lui donnait le Château. Les murs, le sol, le plafond, les objets accrochés, les fenêtres et les portes semblaient sans cesse se jouer d'elle, accomplissant sans cesse de subtiles métamorphoses qu'elle apercevait sans jamais les voir vraiment. Il lui sembla parcourir un dédale avant d'arriver à sa chambre, et, dès que la servante fut partie, elle s'enferma à double tour. Sa chambre était grande et luxueuse, mais un peu sombre, et elle faillit lâcher un cri lorsqu'elle vit une silhouette se détacher dans l'ombre.

– Anne, ce n'est que moi !

Eléonore se précipita dans les bras de sa sœur, et elles s'embrassèrent, saisies par une émotion profonde.

– Je suis heureuse que tu sois près de moi, dit Eléonore en s'écartant.

Anne ne put s'empêcher de contempler sa sœur, si belle en sa robe vert-sombre, si royale sous ses bijoux rutilants.

– Tu n'as pas menti, dit-elle en souriant, tu ressembles à une princesse de légende.

Eléonore sourit à son tour.

– Je te donnerai des robes et des bijoux, dit-elle doucement. J'en ai tant que je pourrais porter des parures différentes tous les jours de ma vie...

– Ton mari m'a dit que tu avais été malade.

Eléonore détourna le regard.

- Mais je suis guérie à présent. Et puis n'en parlons pas ce soir, veux-tu ? Nous aurons tout le temps d'en parler demain.

Anne acquiesça. Elle se sentait mal à l'aise, il lui semblait qu'Éléonore était un peu trop belle et un peu trop grave, que quelque chose avait changé en elle qui l'empêchait de la reconnaître tout à fait.

- Mais que pourrais-je te raconter maintenant, dit Anne en souriant, puisque tu vis dans toutes ces merveilles ?

Éléonore parut attristée, et tourna vivement la tête.

- Alors tu me raconteras l'histoire de Barbe-Bleue et de ses épousailles sanglantes. Il faut que tu me fasses très peur, Anne.

Elle ne sut que répondre, mais Éléonore se ressaisit.

- Que penses-tu du Château ?

Anne était troublée et mit quelque temps à répondre.

- Je n'y suis pas encore habituée...
- Te fait-il peur ?

Anne fronça les sourcils.

- Oui, sans doute.

Éléonore parut pensive.

- C'est drôle, moi, je l'ai aimé tout de suite.

Anne commença à défaire son sac. Elle n'arrivait pas à s'accoutumer à la lourdeur de l'atmosphère, de la conversation ; elle se sentait prise dans un engrenage terrible, sans comprendre ce qui arrivait.

En sortant le pot de confiture de son sac, elle eut un geste maladroit et le brisa.

- Je suis désolée, dit-elle. C'était un pot que Maman m'avait donné pour toi.

Éléonore se tourna vers la fenêtre.

- Comment vont-ils, nos pauvres parents ?
- Ils sont inquiets, dit Anne sans réfléchir.
- Eux aussi ? Ne leur as-tu pas dit combien j'étais heureuse ?

- Si bien sûr. Mais tu les connais.
- Et nos frères ?
- Ils devraient être de retour d'ici deux jours.
- Ma pauvre Anne, dit Eléonore en se retournant vers sa sœur, tu devais te faire une joie de les revoir, et moi, je te convoque dans ce château hanté...

Anne éclata de rire, d'une manière qui aurait pu paraître naturelle, et qui aurait sans doute trompé tout autre que sa sœur.

- Je me suis fait une joie de venir te voir, Eléonore. Et nos frères attendront bien un peu.
- Il est tard, remarqua soudain Eléonore en regardant autour d'elle. Mon mari doit nous attendre pour souper. Il faudra m'excuser, Anne, mais je me retirerai avec lui, ensuite. Et nous nous reverrons demain.
- Bien sûr. Il n'est pas habitué à partager ta présence...

Eléonore déverrouilla la porte et l'ouvrit.

- Je ne suis pas habituée à partager la sienne non plus.

Anne s'apprêtait à faire une remarque à propos de la confiture répandue, lorsqu'elle vit le pot, intact, posé par terre à l'endroit où il s'était brisé. Elle regarda sa sœur, qui la fixait avec insistance. Il y eut un bref moment d'embarras, puis elles sortirent sans souffler mot.

Le souper fut exquis, mais rapide et silencieux, et Anne, en se retirant dans sa chambre, pleura longuement sur son lit. A la fin, ses yeux endoloris se fermèrent d'eux-mêmes, et elle s'endormit d'un sommeil nerveux.

Le lendemain matin, lorsqu'Anne se fit conduire chez sa sœur, Eléonore était assise sur son fauteuil, parée, comme chaque jour, comme pour une fête. Un chaton tigré, ébouriffé, était sur elle et jouait avec les dentelles de sa robe. Elle se laissait faire sans sourire, et semblait absorbée dans une méditation si profonde qu'elle ne vit pas sa sœur entrer.

- As-tu bien dormi ? lui demanda-t-elle lorsqu'Anne se fut avancée.

- J'ai dormi, en tous les cas.

Anne s'approcha du chat, et lui tendit ses doigts que la petite bête se mit à mordiller fébrilement.

- Il est mignon, dit-elle.

Eléonore lui lança un regard.

- Prends-le, si tu veux. Il m'agace.

Anne parut surprise, prit le chaton et s'installa en face d'Eléonore.

- Je te préviens, dit-elle, il va falloir me montrer tout : les robes, le jeu d'échecs, les miroirs où l'on voit l'océan, les roses vertes dans les jardins...

Eléonore eut un pâle sourire.

- T'ai-je déjà parlé de la Clef ?

Anne secoua la tête.

- Il y a une pièce dans le Château où Barbe-Bleue m'a défendu d'entrer. Mais il m'en a remis la clef.

Elle se leva, se dirigea vers la coiffeuse, hésita un instant puis ouvrit le tiroir presque brutalement.

- La voilà, dit-elle d'un ton tranchant. La Clef de la Chambre Interdite. Il regarde dans ce tiroir tous les matins.

Anne ne savait pas quoi dire, et décida de se taire. Eléonore avait un air de détermination qu'elle ne lui connaissait pas.

- Qu'en dis-tu ?
- Je ne sais pas, dit Anne. Cela ressemble à une épreuve.
- Une épreuve pour quoi ? murmura Eléonore presque tristement.

Le chaton s'était endormi dans l'une des mains d'Anne.

- Je n'en sais rien.

Eléonore faisait maintenant les cent pas dans sa chambre, le visage marqué et tendu.

- A ton avis, qu'y a-t-il dans cette pièce ?

Anne aurait donné tout l'or du monde pour changer de conversation, mais voyait approcher la tempête sans moyen de la prévenir.

- Comment veux-tu que je le sache, Eléonore ?
- Tu as toujours débordé d'imagination – sers t'en encore une fois.
- Je n'ai aucune envie d'imaginer ce qu'il y a dans cette pièce, et surtout pas dans l'état où tu es.

Eléonore s'arrêta brusquement de marcher et alla se rasseoir.

- Je ne pense qu'à cette chambre, tu comprends ? Dès qu'il n'est pas là, cela me reprend, je voudrais penser à autre chose mais cela revient toujours, à chaque minute, à chaque seconde.

Anne posa le chat par terre et s'approcha de sa sœur.

- Il faut que tu te reposes, lui dit-elle en caressant doucement son front. Veux-tu que je te raconte des histoires, comme avant ?
- Je ne les écouterai pas, dit Eléonore d'une voix blanche.

Malgré son avertissement, Anne se mit à raconter – à raconter fiévreusement des histoires dont elle ne se souvint même pas par la suite. Elle se laissa emporter par sa parole hypnotique, et s'épuisa en des descriptions fabuleuses, en des détails sans nombre, tandis qu'Éléonore, muette, regardait à travers elle. Il ne lui était plus possible d'entrer dans une autre histoire que celle où elle se trouvait déjà ; elle aurait voulu pouvoir l'expliquer à sa sœur. Son histoire avait éclipsé toutes les autres, et cette histoire s'acheminait vers sa fin. Depuis toujours, elle l'avait su.

L'épouse de Barbe-Bleue finirait par ouvrir la porte.

Lorsqu' ELéonore avait prié Anne de la quitter et d'emporter le chat, en début d'après-midi, celle-ci n'avait rien osé dire. Elle s'était mise en quête d'une servante pour lui confier l'animal effrayé, et avait croisé la femme de chambre dans un couloir. Leur conversation d'abord banale, à laquelle Anne se raccrocha comme à une planche de salut, glissa pourtant inexorablement

vers le cœur ténébreux de ses angoisses.

- Votre sœur a l'air de se porter mieux, avait remarqué la femme de chambre.
- Au contraire, j'ai l'impression que son délire la reprend. Elle ne cesse de parler d'une clef , d'une chambre interdite...

La femme de chambre avait pâli.

- Pauvre petite, avait-elle murmuré.

Anne s'était sentie défaillir, et, tandis que la femme de chambre horrifiée lui racontait, avec une précision glaçante, comment les sept épouses avaient reçu le même ordre, combattu la même obsession et ouvert la même porte – et comment leur époux ivre de fureur les avait tuées l'une après l'autre le lendemain même de leur désobéissance, elle crut sombrer dans la démence, et dut fournir un effort surhumain pour garder sa lucidité.

Elle courut, effrénée, à la chambre d'Eléonore, qui n'y était pas – elle parcourut tous les passages, toutes les salles du Château en hurlant le nom de sa sœur, que des échos déformants répétèrent, sans jamais obtenir de réponse. A la fin, épuisée, au bord de la désespérance, elle écrivit un billet à ses frères, les enjoignant de venir au plus vite, et dépêcha en toute hâte un domestique pour le porter chez elle.

Elle devait se souvenir des heures et de la nuit qui suivirent comme des moments les plus terribles de son existence, et ne put jamais échapper, par la suite, à d'interminables insomnies où elle croyait les revivre.

Il était étrange qu'elle pût être si paisible. Rien, en dehors d'une faiblesse dans les jambes, ne trahissait sa décision. Elle marchait avec lenteur, d'un pas égal, et ne pensait à rien. Il y avait eu la lutte, les errements désespérés, les impulsions maniaques et la honte, mais il n'y avait plus rien. Le calme était revenu dans son âme, comme une nuit absolvant le jour. La paix, même triste, même sale, vient toujours après la défaite.

Lorsqu'elle tourna la Clef dans la serrure, il y eut bien un dé clic, mais nulle volupté

infernale. Doucement, comme habituée déjà à ce qu'elle allait découvrir, elle poussa la porte entrouverte, et entra.

Ses yeux ne purent voir tout d'abord qu'un grand rayon de lumière qui entra par une ouverture étroite dans le mur qui lui faisait face, et tombait obliquement sur le sol dallé. Tout le reste était plongé dans les ténèbres.

Elle fit un pas pour se retrouver dans la lumière. La porte s'était refermée sur elle, et elle entendait des bruissements tout proches dans l'ombre alentour. Quelque chose était dans l'air – elle mit plusieurs secondes à s'en apercevoir – une odeur douceâtre, prégnante, écoeurante à vomir. Elle retint son souffle et se tint immobile, scrutant l'ombre grouillante autour d'elle. Bientôt ses yeux purent discerner des formes, des silhouettes de femmes en robes blanches, grouillant dans la pénombre comme des larves aveugles.

Eléonore restait figée, comme si le moindre mouvement avait pu la souiller, droite et raide dans la lumière impitoyable. Seuls mobiles dans son visage de statue, ses yeux grands ouverts sondaient la pénombre. Son cœur silencieux avait cessé de battre.

Un froissement de tissu, derrière elle, la fit sursauter. La forme, presque à ses pieds, s'était approchée de la lumière. Elle avait de longs cheveux bruns, épars, et son visage, son visage d'une affreuse pâleur, au nez pincé, aux lèvres bleuies, n'avait pas d'expression. Ses yeux d'une clarté vitreuse, fixes et hagards, regardaient Eléonore, et sa peau, sortant d'un décolleté de dentelles rougies et fanées, sa peau marbrée de l'affleurement des veines, exhibait une blessure ouverte.

Eléonore poussa un cri et porta la main à son cou. Elle croyait discerner un sourire sur les lèvres étrécies, et ne pouvait détacher son regard du visage, dont chaque cheveu mort, chaque pore immobile lui était objet d'horreur.

Un murmure rauque jaillit de la gorge tranchée. « Toi aussi... »

Eléonore voulut crier, mais les mots s'étranglèrent dans sa bouche et elle s'effondra par terre en sanglotant. Elle n'opposa pas de résistance quand des mains, froides et molles, la touchèrent – elle ne voulait plus voir, plus voir les cheveux pleins de sang et de poussière sur les robes déchirées.

Mais elle ne put éviter d'entendre le chant atroce et lancinant qui s'éleva des bouches figées.

La mort est longue, longue, et les jours se ressemblent

La huitième viendra en robe de mariée

Et sa peau sera blanche et ses cheveux fleuris

Et ses yeux grands ouverts et son cou grand ouvert

La mort est longue longue et les jours se ressemblent

La neuvième viendra en sa tenue de noces

Blonde, la pâle enfant, belle comme une morte

A sa gorge pendra son collier de sang frais

La mort est longue longue et les jours se ressemblent...

Les sept mortes amassées autour d'elle étaient maintenant en pleine lumière, et la fixaient de leurs yeux vides. Leur chant s'arrêta peu à peu, puis, une à une, elles commencèrent à regagner les ombres dont elles étaient sorties.

Eléonore releva la tête et regarda leur reptation ignoble, aux gestes saccadés. On eût dit que leurs mouvements ne leur appartenaient plus, qu'un invisible marionnettiste les faisait maladroitement bouger. Elles s'agrippaient les unes aux autres, dans une détresse dérisoire, et s'immobilisaient parfois de longs moments avant de poursuivre.

Eléonore pleurait, à nouveau seule dans la lumière béante, une main agrippée à son cou. Quand le silence fut revenu elle se releva machinalement et se traina jusqu'à la porte, incertaine de sa propre existence et les yeux noyés de cauchemars.

Elle ordonna que l'on fit brûler la robe qu'elle portait, et fit savoir à sa sœur qu'elle ne la recevrait pas avant le lendemain, puis elle prit un bain et se lava compulsivement les cheveux, quatre ou cinq fois de suite, sans parvenir à y renoncer.

La Clef était sur le rebord de la baignoire, moins brillante, peut-être, qu'elle n'avait été. Une

tache brunâtre, qui ressemblait à du sang séché, en recouvrait une partie. Eléonore la regardait de temps à autre, sans horreur particulière. Sa forme, sa tache-même lui semblaient familières. Elle ne chercha pas à la nettoyer.

La pensée mit plusieurs heures à renaître dans son esprit. Elle avait dû revenir de là-bas comme une somnambule ; elle ignorait même ce qu'elle avait pu dire ou faire à ce moment. Peu importait, à présent, peu importait le monde, il n'y avait plus que la fin qui comptait.

Elle n'espérait rien du matin qui suivrait.

L'avenir refermé s'achèverait avant le jour.

Quand Barbe-Bleue rentra, ce soir là, une tempête de vent se déchaînait dans les jardins, et l'on entendait, de l'intérieur même du Château, de longues plaintes sifflantes. Des brèches invisibles semblaient s'être ouvertes dans les parois de pierre, et des courants glacés agitaient les tentures, faisaient claquer les portes, plongeant toute la demeure dans une atmosphère désolée. Barbe-Bleue se hâta plus que de coutume vers la chambre d'Eléonore, étreint par un froid pénétrant. Il hésita quelques instants devant la porte, presque défaillant, et lorsqu'il entra, la vision qu'elle lui offrit le figea.

Elle avait revêtu sa robe de mariée, avait accroché des fleurs de diamants à ses cheveux mouillés, et rayonnait une beauté tragique. Ses yeux le regardaient avec distance et tristesse, et un sourire pâle, résigné, courbait ses lèvres.

Il était en proie à une émotion violente qu'il lui fut difficile de contrôler. Il s'approcha du fauteuil où elle trônait, immobile, et s'agenouilla auprès d'elle.

– Pourquoi cette robe ? articula-t-il.

– Je vous demande pardon.

Il baissa la tête et couvrit sa main de baisers.

– J'ai cru plus juste de vous prévenir, ajouta-t-elle.

- Taisez-vous, murmura-t-il.

Elle caressa de son autre main les cheveux noirs.

- N'y a-t-il pas de spectacle ce soir ?

Il la regarda à nouveau en hochant la tête.

- Pas de théâtre, pas d'orchestre, pas de décor féérique pour vos cadeaux illimités ?

Il se releva avec difficulté, puis retomba à genoux, brisé.

- Je vous en prie, dit-elle doucement.

Il se releva cette fois, et d'un ton vide, en regardant par la fenêtre, il se reprit.

- Non, Eléonore, ce soir n'est pas un soir de fête.

- Pourquoi m'avez-vous donné un chaton ?

Il se retourna vivement.

- Je croyais qu'il vous amuserait.

Elle éclata d'un rire triste qui s'arrêta presque aussitôt.

- J'ai fait dire à Anne que je ne la verrais pas avant demain matin.

- Demain matin ? répéta-t-il lentement.

- Je pourrai la voir, n'est-ce pas ? Quelques minutes...

- Vous la verrez tant qu'il vous plaira, répondit-il d'une voix blanche.

Eléonore soupira. Il y eut un silence assez long.

- C'est difficile, n'est-ce pas ? dit-elle très bas. Surtout avec ce vent au dehors. Il aurait fallu que ce fût l'été – nous aurions marché dans le jardin. Je vous aurais pris le bras et tout aurait été plus facile.

Il la regarda. Elle regardait par terre, et ressemblait à une poupée de cire dans la splendeur absurde de sa robe.

- Je me sens mieux, maintenant, continua-t-elle. Je crois que j'étais devenue folle. Et à présent, je suis... calme. C'est étrange comme je suis calme.
- Est-ce que vous avez peur ?

Elle leva les yeux vers lui. Il avait l'air inquiet, inquiet à se ronger les sangs. Elle soutint son regard.

– Oui, dit-elle.

Il se précipita vers elle, la releva et la prit dans ses bras.

– Je ne vous survivrai pas, murmura-t-il.

Elle sentit la vie revenir en elle, à son étreinte, et ses larmes contenues s'échappèrent.

– Vous ne m'en voulez pas ? Demanda-t-elle.

Il ne répondit pas mais la serra si fort qu'elle en eut presque mal.

– Moi je ne vous en veux pas, dit-elle, et je me contrefiche du sang sur leurs cheveux...

– Taisez-vous, je vous en supplie.

Elle sanglotait maintenant, et il la coucha sur le lit, et caressa longuement son front et ses cheveux, jusqu'à ce qu'elle fût apaisée. Puis il se coucha près d'elle, et pour la dernière fois ils firent flamber le feu de leurs chairs, dans un paroxysme de leur passion où la jouissance et la mort ne se distinguaient plus.

Le Château entier résonna du rugissement de Barbe-Bleue à l'heure où il découvrit la Clef. Anne, qui avait passé la nuit à sa fenêtre, les mains tordues et le cœur déchiré, en tressaillit et se mit à pleurer convulsivement. Elle ne pouvait détacher son regard de l'horizon, de la route sur laquelle elle verrait peut-être à temps poindre deux cavaliers au galop.

Mais elle ne voyait rien venir.

Lorsqu'on frappa à la porte elle se précipita, et entoura sa sœur avec toute la force qui lui restait. Eléonore avait les cheveux épars et sa robe blanche n'était pas boutonnée. Son visage défait avait un éclat insoutenable.

– Eléonore, murmura Anne, j'ai fait prévenir nos frères hier... peut-être qu'ils vont venir...

Eléonore se dégagea et s'assit sur le rebord du lit. Elle était pâle, cernée, et son regard semblait tourné vers l'intérieur. Anne la regardait avec effroi tandis qu'elle lissait absurdement ses cheveux.

- Dis quelque chose, supplia-t-elle.
- Tout est fini.

Anne, suffocante, retourna près de la fenêtre et reprit sa surveillance maniaque.

- Ne peux-tu pas te sauver ? Demanda-t-elle.

Éléonore ne répondit pas.

- Combien de temps as-tu ?

Éléonore ne répondit pas.

Rien. Rien que le poudrolement de la route sous le soleil rougeoyant du matin.

- Tu ne vois rien venir ? demanda Éléonore.

Anne mit un moment à répondre. Il y avait comme un soulèvement de poussière, là-bas, à l'horizon... Dans un sanglot nerveux, elle balbutia :

- Ils arrivent... Ils arrivent !

Elle se tourna vers Éléonore qui venait de se lever.

- Tu es sauvée ! répétait Anne.

Éléonore secoua la tête.

- Il faut que je me dépêche, alors.

Anne fronça les sourcils.

- Que veux-tu dire ?
- Pardonne-moi, et embrasse mes frères.
- Éléonore !

Elle se dirigeait vers la porte ; Anne tenta de la retenir mais sa sœur la regarda avec une détermination telle qu'elle en resta paralysée. Rien ni personne n'aurait pu passer outre ce regard.

Il se tenait debout, un long couteau d'argent à la main. Il la vit arriver en courant, dans le –

désordre de sa robe, et regretta de ne pas avoir eu plus de temps.

- Hâtez-vous, je vous en prie, dit-elle.

Elle s'avança vers lui, et, dans un geste troublant, tendit sa gorge blanche.

- Pourquoi vous, qui étiez si heureuse...

Eléonore pensait aux cavaliers dévalant la route.

- Hâtez-vous. Vous faites durer mon supplice.
- Je ne sais pas si mon bras aura assez de force.

Elle le regarda, et songea qu'elle n'avait jamais mis en doute qu'il la tuerait, qu'elle l'avait toujours tenu pour certain, et qu'elle le mépriseraient de toute son âme s'il ne le faisait pas.

- J'ai eu la force d'ouvrir la porte, j'ai eu la force de vous mentir et de bafouer le seul ordre que vous m'avez jamais donné. Vous devez avoir celle de me tuer.

Il mit la main gauche derrière son cou, dans un geste qui était à la fois celui de l'amant et de l'assassin. Eléonore regardait intensément les yeux gris, et pensait à ses frères descendus de cheval et violant l'entrée du château.

- Je vous ai trahi, répéta-t-elle.

Il leva la main droite armée du couteau.

- A tout de suite, murmura-t-il.

Eléonore regardait la lame étincelante suspendue à hauteur de ses yeux, et attendait, le souffle coupé, dans le vacarme de son cœur battant. Mais, au lieu de s'abattre d'un coup, la lame échappa de la main droite de Barbe-Bleue, et tomba, et la main gauche, qui la serrait, s'accrocha désespérément à son épaule. Elle regarda Barbe-Bleue, dont les yeux gris exprimaient une surprise douloureuse – du sang coulait à jets irréguliers de sa bouche, et s'épandait, rouge, dans sa barbe.

Il allait tomber, et la pression de sa main sur son épaule devenait écrasante. Eléonore hurla, et lorsque le corps s'écroula, elle s'agrippa à lui et embrassa en pleurant la bouche sanglante.

Elle ne vit ni n'entendit ses frères, qui, interdits, sur le seuil de sa chambre, restèrent quelques instants encore en position de tir, leurs arbalètes rutilant dans la lumière du matin.

Elle refusa de suivre qui que ce soit et empêcha farouchement quiconque de s'approcher de son mari.

Il fallut la décrocher de force du cadavre.

En dehors de l'enterrement de son époux, Eléonore ne sortit plus jamais du Château. Elle refusa toute visite de ses parents et de ses frères, et ne leur écrivit jamais plus. Seule Anne, pendant les quelques années qui précédèrent son propre mariage, fut autorisée à venir la voir.

Eléonore, selon ses dires, et ceux des domestiques, ne parla presque plus et passa ses journées à arpenter le domaine, vêtue comme une princesse, avec sur le visage la lumière candide de la démence.

Lorsqu'elle mourut, bien des années plus tard, on ne l'enterra pas aux côtés de Barbe-Bleue, mais dans l'alignement des sept tombes jumelles au cimetière du village. On raconte que, depuis ce jour, la magie s'est éteinte au Château.

La petite sirène

La métamorphose fut douloureuse, indiciblement. La Sirène regarda ses écailles bleutées se confondre et disparaître dans l'eau. Elles s'étaient éparpillées comme des éclats de verre, et plus rien ne restait de la peau douce et brillante qu'elles avaient constituée. A peine le souvenir d'un corps sans déchirure, et de son ondulation sereine. Le souvenir aussi de la caresse infinie de l'eau – de cette eau devenue étrangère, froide, que son corps ne reconnaissait pas.

Elle fit quelques pas sur le rivage. Une légère douleur la traversa, et la Sirène se demanda si toutes les femmes humaines ressentaient cette douleur, lorsqu'elles faisaient passer l'une de leurs jambes devant l'autre. C'était peut-être le prix à payer pour tant de grâce, pour la beauté de ce corps qui se dédouble et se rassemble sans cesse dans son mouvement.

Sortir de l'eau lui parut étrange ; étrange de franchir l'impalpable barrière d'écume qui l'avait si longtemps retenue prisonnière. Elle se retourna, lorsqu'elle fut sur le sable, et regarda la mer, longtemps, la mer qui de ce côté avait une autre immensité, plus mystérieuse, une autre couleur et un horizon plus lointain. Elle eut envie de gravir une falaise pour regarder la mer d'en haut, et de s'étendre sur son sommet pour la regarder à l'envers ; puis elle se souvint qu'elle avait payé cette magie d'une promesse, et pressa le pas vers le palais d'ocre et de lierre, qui semblait fait de sable, et dont elle apercevait les plus hautes tourelles. L'accélération de sa marche approfondit sa douleur ; et lorsque des larmes involontaires atteignirent ses lèvres, le goût du sel la brûla comme un remords.

Nul ne savait au palais ce que faisait le Prince de ses longues journées solitaires ; cloîtré dans ses appartements, il sortait chaque soir après la tombée du crépuscule – soit qu'il reçût des hôtes, soit qu'il disparût dans l'ombre sur son cheval. Nul ne savait où il allait, par ces soirs, et d'étranges bruits couraient, parmi les domestiques, sur la débauche qui rongait la peau des jeunes filles mouchetées et des messieurs élégants qu'il invitait à souper. On entendait parfois des airs de musique passer les épaisses cloisons, parfois de fugitifs éclats de rire ou des exclamations brutales. Mais la plus vertueuse des servantes affirmait qu'elle avait entendu, un jour, dans l'heure qui précède midi, un sanglot grave résonner jusqu'à elle, beau comme un chant sacré.

Ce matin-là le Prince sortit du sommeil assez tôt. Il se caressa le visage, et ouvrit les yeux au moment où ses longs doigts sentirent la barbe, qui, inlassablement, avec une rigueur toute organique, perçait sa peau chaque nuit. Un autre matin, songea-t-il. Il demeura quelques minutes parfaitement immobile, à observer les splendeurs de sa chambre. Une lumière fine pleuvait sur la grande statue blanche, sur laquelle il avait enfilé le vêtement de velours damassé qu'il avait porté la veille.

On entendait le bruit lointain du ressac, et il se pénétra de l'image mouvante de la mer.

Machinalement, il agita le cordon de la sonnette. Il était accoudé à la balustrade de la terrasse lorsque la servante arriva.

- Vous ne travaillez pas ce matin ? demanda la vieille femme en posant le plateau chargé de gâteaux sur le bureau du Prince.

Il se retourna, et elle fut frappée, comme à chaque fois, par la beauté inconcevable de ses traits. Il était beau de cette sorte de beauté qui répand l'amour et la mort.

- Non, dit-il nonchalamment.
- Vous me disiez hier encore que l'étude était tout ce qui vous faisait vivre.

Il eut un vague sourire.

- C'est qu'aujourd'hui plus rien ne me fait vivre.

La servante détourna le regard. Elle détestait plus que tout au monde ces matins où le Prince était d'humeur chagrine.

- C'est une femme qui vous désespère ?

Le Prince hocha la tête et s'assit à son bureau. Il savait que la vieille servante resterait derrière lui, veillerait sur son repas, s'attristerait de ses réponses et lui rendrait, au bout du compte, un peu de l'envie de vivre dont il se sentait vidé.

- Oui.

La servante fit un soupir de surprise.

- Mais ne criez pas victoire trop vite, ajouta-t-il. Celle qui me désespère est celle que je désespère de rencontrer.

La servante s'assit silencieusement derrière le Prince.

- Et toutes ces femmes parfumées avec qui vous soupez ?
- Il faut bien repaître mon corps des sensations les plus incongrues – cela endort mon âme.

Elle ne répondit pas, et il sourit, en reprenant un gâteau, à la pensée qu'elle était outragée mais qu'elle ne dirait rien.

- Parfois j'ai l'impression que vous vous moquez de moi, dit-elle au bout d'un silence.

Il se sentit blessé en un lieu profond, et le visage qu'il lui tendit en se retournant était pur de tout mensonge.

- Tu penses ce que tu dis ?

Encore la surprise de ce visage surhumain – et celle, plus grande encore, de cette chaleur, dans le regard, qui ressemblait à de la reconnaissance... Elle rougit et baissa la tête.

- Non, articula-t-elle.
- Si j'avais moins de dignité, dit-il en se tournant à nouveau, je consacrerai cette belle journée à pleurer dans tes bras.

Elle s'approcha, et posa l'une de ses mains calleuses sur l'étoffe délicate de sa chemise.

- Si cela pouvait vous guérir, dit-elle d'une voix ténue.
- Me guérir de quoi ? De mon vice ?

Elle retira sa main et commença à faire les cent pas dans la chambre.

- Ce sont toutes ces femmes et tout cet alcool qui vous rongent. Si vous vouliez m'écouter... Arrêter cette débauche, et repartir pour une vie nouvelle... Chercher une épouse...
- Courir la dot !
- Eh bien ?
- Tu ne vois pas comme c'est laid !

Elle sentait la colère, la rage même, grandir dans sa voix.

- Que voulez-vous ? Rencontrer par hasard une pauvre jeune fille ? Mais qu'est-ce que vous croyez ? Que vous seriez capable de l'aimer ? Mais soyez un peu honnête, au moins, vous ne supportez que les choses délicates et complexes – et croyez-moi, les jeunes filles délicates ont souvent une jolie dot, c'est une loi de nature !

Il sentit sa lèvre trembler.

- Sors !

Elle s'arrêta brusquement.

- Sors ! cria-t-il à nouveau.

Elle le regarda fixement et vit sa lèvre tremblante.

- Pardonnez-moi si je vous parle ainsi, dit-elle d'une voix blanche. C'est que je vous aime comme un fils.

Il baissa la tête et poussa du revers de la main le plateau qui s'écroula par terre dans un fracas. Elle s'approcha, s'agenouilla auprès de lui, et ramassa scrupuleusement les miettes et les éclats de porcelaine. Il s'était pris la tête dans les mains et elle n'entendait pas même sa respiration. Cela dura longtemps – puis elle se releva, avec difficulté – et emporta dans ses bras maigres les restes de ce matin saccagé.

La Sirène se souvint de l'impression confuse d'être portée par l'eau – l'eau était plus lourde, et son corps plus léger en elle, et cette équation effaçait presque la différence entre les deux : le mouvement ondulant de son propre corps n'était qu'une modulation de celui, perpétuel, de l'eau ; à certains moments, même, il lui semblait devenir un courant.

Il était facile, agréable et merveilleusement nouveau de se mouvoir dans l'air. L'air était si léger qu'elle avait l'impression d'évoluer dans le vide ; lorsqu'elle levait le bras, l'élément ne lui opposait pas la moindre résistance. Son corps avait, en sortant de l'eau, gagné une liberté qu'elle n'avait jamais soupçonnée. L'immobilité de la roche lui était désormais aussi accessible que le mouvement dansant des algues. Elle sentait à chaque instant, avec une enivrante acuité, son corps

pesant, distinct de tout le reste – son corps capable d'immobilité, de brutalité, son corps dont le mouvement et la douceur n'en étaient que plus admirables. Inconsciente de la douleur qui transperçait ses os, elle songeait aux infinies virtualités de sa nouvelle forme, et, emplie jusqu'au débordement d'un enthousiasme de vie, elle parvint au bas du château sans avoir pris la peine de recouvrir sa nudité.

Le serviteur en faction dans l'entrée montra plus de surprise que d'empressement lorsqu'il entendit, à travers sa somnolence, les coups légers et répétés du marteau. Les hôtes du Prince n'avaient pas pour habitude de lui rendre des visites aussi matinales ; les livreurs passaient par l'entrée de service, et pendant le temps qu'il mit à traverser le hall immense, le serviteur se paria à lui-même qu'il s'agissait d'un voyageur égaré.

Il ouvrit consciencieusement la porte, les yeux rivés au sol. Puis il les leva. Elle était nue, belle, blonde, souriante, charmante, immobile – elle le regardait avec confiance et s'il était sûr de ne point rêver, c'était parce que son imagination n'avait jamais inventé de créature aussi splendide.

– Madame, balbutia-t-il dans sa stupeur.

Elle s'arrêta de sourire et désigna sa bouche d'un air désolé. Il fut pris de panique et appela au secours.

Il y eut alors dans la salle, derrière le seuil où se tenait la Sirène, un mouvement de corps et de vêtements vertigineux, un mouvement qui prenait naissance, anarchique, de toutes les portes et de tous les escaliers, et qui convergeait vers elle. Elle resta émerveillée quelques secondes par la diversité des visages qui passèrent devant elle – et elle chercha des yeux le seul qu'elle pût reconnaître, celui qu'elle adorait – mais sans y parvenir. Elle fut prise dans le mouvement de cette foule, sans l'avoir cherché ; des mains l'attiraient, la poussaient, des têtes interloquées lui faisaient signe de se déplacer par ici et par là, et elle entendait un curieux entre-choc de phrases, qui toutes la concernaient. « Belle », « muette », « nue », étaient les mots qui revenaient à intervalles réguliers. « Folle » et « simple » s'y mêlaient parfois.

Cela ne dura pas longtemps, et elle se retrouva presque aussitôt dans une autre pièce, plus claire, avec quelques vieilles femmes qui avaient refermé derrière elles la porte à clé.

- D'où viens-tu ma jolie ? demanda l'une d'elles. Est-il vrai que tu ne peux pas parler ?

La Sirène acquiesça vivement et fit de la main un geste vague en direction de la mer.

- Elle a peut-être fait naufrage.
- Ou bien c'est peut-être un ange... dit rêveusement la première.

La Sirène sourit – mais une angoisse inconnue commençait à monter de son ventre vers sa gorge.

- Regarde comme ses yeux sont devenus sombres, remarqua la deuxième.
- Comme la mer à l'approche de la tempête !
- Au lieu de la dévisager, il faudrait peut-être avertir Monseigneur...
- Oh ! Comme ses yeux se sont éclaircis !
- Tu veux voir Monseigneur ?

La Sirène hocha la tête. En quelques minutes, on lui avait trouvé une robe d'apparat ayant appartenu à la défunte Reine, on avait noué ses cheveux qui traînaient sur ses hanches, et, dans une émotion singulière, on lui avait fait gravir les marches qui s'arrêtaient aux portes des appartements du Prince.

Vivre, songeait-il. Vivre avec toutes les richesses de la beauté et du pouvoir. Il contemplait avec dégoût le reflet dans son miroir, sans parvenir à trancher si c'était la perfection plastique du corps ou le luxe de son vêtement qui l'amenait à cet écoeurement. Il n'y avait pas un caprice qu'il ne pût assouvir – la vie s'offrait à lui inerte, vaincue d'avance, et son désir défailait. Voulût-il passer son temps à collectionner les femmes, à accomplir un éternel voyage, à amasser encore plus de puissance, rien ne l'en empêchait. Toutes les routes lui étaient pareillement lisses, tous les cheminements pareillement faciles.

Qu'y avait-il à vouloir ? Quoi, quelle quête, quel objet ? Vivre, au sommet désert de cette absurde hiérarchie, vivre tous ces jours et toutes ces nuits avec cette volonté infirme. La langueur après tout était peut-être le lot des Princes.

- Monseigneur ?

Encore elle. Qui s'excuserait sans doute de la scène de ce matin. Il n'avait pas envie de la voir ; il sentait son cœur sec et méchant comme celui d'un insecte.

- Va t'en, dit-il.
- Il y a quelque chose d'important, poursuivit la voix avec détermination.

Le Prince se dirigea vers la porte en soupirant et composa sur son visage un rictus agacé.

- Qu'y a-t-il d' « important » ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

La Sirène se tenait derrière la servante, et lorsqu'elle aperçut le Prince, l'angoisse qui l'avait tout à l'heure étreinte décupla dans sa poitrine.

- Une jeune fille muette s'est présentée au palais ce matin, expliqua lentement la servante. Elle était entièrement nue, mais ne semblait pas s'en émouvoir. Nous l'avons habillée du mieux que nous avons pu, avec une robe de feu votre mère, et...
- Et alors ?
- Elle avait les cheveux mouillés, Monseigneur, et lorsqu'on lui demande d'où elle vient, elle désigne la Mer.
- Mais que veux-tu que cela me fasse ?
- Ce que je veux que cela vous fasse ? Mais... l'avez-vous regardée ?

Elle se poussa de quelques pas et la Sirène apparut, dans sa grâce. Le Prince resta fasciné quelques instants par le scintillement incertain de ses yeux mouillés, où chatoyaient des teintes de bleu, de gris et de vert. Elle était couverte d'une lourde robe noire et or, trop grande pour elle, qu'elle semblait avoir de la peine à soutenir, et ses cheveux tressés, selon les jeux de la lumière solaire, avaient d'étranges reflets verdâtres.

- Laisse-nous, dit le Prince d'une voix lointaine.

La Servante s'exécuta, et jusqu'à ce qu'on n'entendît plus le martèlement de ses pas sur la pierre, le Prince et la Sirène demeurèrent immobiles.

- Entre, lui dit-il.

Elle fit quelques pas dans la pièce et se retourna avec un sourire chargé d'un amour si flagrant qu'il dut baisser les yeux.

– Nous nous connaissons ?

Elle fit oui de la tête et s'approcha de lui.

– Il me semble en effet avoir vu ton visage... Mais c'est étrange que je ne me rappelle pas en quelle circonstance...

La Sirène ne semblait pas se soucier de ce qu'il disait, et son regard rayonnant le clouait, figé.

– T'ai-je aperçue en rêve, dans la fièvre qui suivit mon naufrage ?

La Sirène fit oui de la tête, un oui plus énigmatique et plus langoureux. Elle leva son bras, dans un mouvement d'une inconcevable lenteur, et tendit la main vers le visage du prince.

– Que veux-tu de moi ? murmura le Prince.

Elle sourit à nouveau tandis que sa main semblable à la soie caressait la joue brune. Le Prince sentit un frisson faire frémir sa chair.

La Sirène cependant retira sa main et porta les yeux vers le reste de la pièce. Comme aimanté, son visage se tourna vers le miroir, et, sans un regard pour le Prince, elle marcha vers lui. Il voyait, par-dessus l'épaule de la Sirène, son reflet dans la glace. Elle paraissait presque effrayée, interdite, devant sa propre image, et tendit le bras vers le miroir comme si elle pouvait en traverser le tain.

Le choc de sa main contre la surface fit un petit bruit sourd, et une douleur éphémère se répandit dans son poignet. Elle regarda encore, et découvrit derrière son propre reflet l'image du Prince. Elle contempla un moment ses cheveux emmêlés et la courbe de ses lèvres. Cette contemplation l'emplissait d'une sensation étrange, comme une envie de mourir ou d'éclater ; elle songea à ce qui l'attendait peut-être, à la blanche écume se dissolvant sur la mer, et jura de se dissoudre mille fois si elle pouvait une fois embrasser cette bouche et étreindre ce corps.

Il s'approcha d'elle et dénoua ses cheveux.

Il était tard déjà et depuis toutes ces heures ni le Prince ni son étrange compagne n'avaient paru. La servante avait passé la journée tenaillée par une impatience insupportable, ne sachant qui bénir, de Dieu ou du diable, pour le miracle de cette arrivée. Elle ne doutait pas un instant que leurs jeunesses et leurs beautés ne se fussent reconnues – elle attendait seulement, fébrile, de lire enfin sur le visage chéri l'avènement de la paix.

Elle faisait les cent pas, comme à son habitude, dans le hall d'entrée, lorsqu'elle entendit le marteau qui frappait brusquement à la porte. Elle se signa machinalement, et alla ouvrir à l'étranger avec le pressentiment confus qu'elle allait faire entrer au château un malheur irréparable.

C'était un cavalier, habillé comme un citadin qu'un long voyage a souillé, un cavalier ordinaire, à l'allure épuisée.

- Bonsoir, lança-t-il en descendant de cheval. Je viens porter au Prince un message de sa cousine.

A ces mots, la Servante eut un sourire involontaire.

- Quel est-il ?
- Elle viendra lui rendre visite demain.
- Cela fait bien longtemps que nous n'avons pas vu la Princesse !

Le Messager sourit, sans savoir que répondre.

- Est-elle toujours aussi ravissante ?
- Comme l'aurore !

La Servante appela un valet qui s'occupa du cheval, et invita le Messager à la suivre aux cuisines. En repassant le seuil, elle se souvint de l'ange qui devait sommeiller au creux du Prince, et sombra dans une tristesse sans fond.

La lumière tombait noircie sur la statue de la chambre ; la terrasse s'ouvrait sur le crépuscule marin. Le Prince s'arracha à la peau tiède de la Sirène et s'accouda à la balustrade. Bien qu'elle fût encore engourdie d'un plaisir immortel, et qu'elle n'eût pas envie de bouger, elle se leva pour le

rejoindre.

- C'est le soir, dit-il.

Elle regarda dans la même direction que lui – des traînées roses illuminaient le ciel sombre.

- Il y a toujours un moment où l'on se demande si le jour va mourir ou se lever, dit-il. Alors je me concentre. J'imagine que c'est l'aube.

Elle cessa de regarder le ciel et tourna la tête vers lui.

- C'est chaque fois la même déception, une tristesse qui ne ressemble à rien d'autre.

Elle aurait voulu lui demander pourquoi il s'infligeait ce spectacle, pourquoi il ne veillait pas jusqu'à l'aube pour voir son attente comblée. Elle aurait voulu lui parler du perpétuel crépuscule sous-marin, et des ténèbres épaisses qui s'abattaient sur son palais lorsque les nuits étaient sans lune. Lui dire combien ces clartés roses étaient belles, lui dire surtout de ne pas la trahir avant le troisième jour.

Vivre, avec en elle le souvenir immortel du plaisir, regarder toutes les aubes.

- Tu ne parles pas, dit-il d'une voix qui n'attendait pas de réponse.

Non, pensa-t-elle . Je ne parle pas, j'ai vendu ma voix et je ne pourrai jamais te le dire.

Il la regarda.

- Tu n'as jamais parlé ?

Elle fit signe que non. A quoi bon le laisser poser des questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre...

- C'est étrange, ce silence. C'est comme si tu ne rompais pas ma solitude...

Il avait l'air pensif et elle reçut sa phrase comme un coup. Fallait-il donc parler pour être là, pour être quelqu'un d'autre ? Les mots pourtant encombraient sa tête et devenaient fous de ne pas pouvoir en sortir – ils s'accumulaient, fébriles, désordonnés, et elle sentit que le moment viendrait où elle ne le supporterait plus. Elle tourna la tête et en lieu de mots, ce furent des larmes qui sortirent d'elle, une hémorragie de larmes.

Le Prince était surpris ; il posa sa main sur le visage mouillé de la Sirène.

- Je ne saurai jamais pourquoi tu pleures, dit-il avec la lenteur cruelle des paroles lucides ; tu pourrais pleurer de joie, pleurer d'être abandonnée sur cette terre où personne ne te reconnaît, pleurer sans savoir pourquoi... Je ne le saurai jamais.

Pleurer sans savoir pourquoi, songeait-elle – pleurer ne voulait rien dire, sourire ne voulait rien dire, aimer ne voulait rien dire.

Il la laissa en pleurs devant le crépuscule finissant, avec l'impression d'être cruel et de ne pas pouvoir s'empêcher de l'être – il y avait toujours en lui cette voix visionnaire qui le prévenait de l'échec, et il ne croyait en rien au monde plus qu'en cette voix, qui avait toujours dit vrai, et qui s'élevait toujours à l'improviste, pernicieuse, impitoyable, pour détruire les espoirs absurdes.

Il descendit furtivement aux cuisines, rapporta de quoi manger dans ses appartements, et essaya dans son remords de consoler la Sirène, mais ni l'un ni l'autre ne trouvèrent le repos avant d'avoir sombré dans les eaux troubles du rêve.

C'était un matin sans grâce particulière ; une lumière banale envahissait la campagne et la côte. La Princesse regardait par la fenêtre avec étonnement. Il eût fallu pour cette journée une lumière particulière, une lumière d'orage ou de printemps, et il n'en était rien. Elle avait beau guetter des signes dans les nuages du ciel et les vols des corbeaux, tout l'univers s'obstinait à demeurer inerte, illisible. Elle était seule à savoir combien cette journée était essentielle.

Lorsque la voiture arriva aux abords du Château, elle se souvint avec exactitude du visage du Prince, dont elle n'avait gardé qu'une image figée, et se sentit imprégnée de lui, comme si son âme flottait, palpable et agissante, dans le domaine qu'il habitait. Elle contempla avec avidité l'allée bordée d'arbres séculaires, et le velouté de la terre sablonneuse sur laquelle les chevaux laissaient à peine leur trace. Elle se sentait emplie d'une émotion enfantine en retrouvant ce lieu qui lui

apparaissait, en cet instant précis, comme le seul qu'elle aimait et où elle pût vivre.

Elle entra dans le Château dans un état presque second, et se souvint par la suite que, malgré la présence de la vieille Servante qui avait dû lui prodiguer des compliments nombreux, elle n'avait fait qu'une chose, en attendant le Prince : respiré, de tout son être, l'odeur de pierre du château, le parfum vivant de son enfance.

Lorsque le Prince entra dans le Hall, et qu'il vit le profil inquiet de la Princesse, il oublia en une fraction d'instant tout ce qui constituait son existence. Elle était là et sa présence, qu'il ressentait jusque dans son propre corps, éclipsait tout le reste. Soudain, il se retrouvait vivant, dans une simplicité perdue.

- Vous ai-je fait attendre longtemps ? Demanda-t-il.
- Je ne sais pas, répondit-elle en souriant. C'est tellement étrange de vous revoir...
- Pourquoi êtes-vous partie nuitamment, la dernière fois ? J'ai passé deux mois à essayer de le comprendre.
- Il y a combien de temps, déjà ? Vous en souvenez-vous ?
- C'était à l'automne qui suivit la mort de ma mère, il y a presque trois ans.

Elle avait baissé les yeux et les releva brusquement.

- AU bout de ces deux mois, avez-vous finalement compris ?

Il sourit.

- Je crois.

Elle avait une envie difficile à maîtriser de le prendre dans ses bras ; elle se souvenait de leurs poursuites bruyantes à travers cette même pièce, et se sentit un peu amère pour tant de joie disparue.

- Vous avez dû m'en vouloir, dit-elle. Quant à moi, j'ai espéré pendant plusieurs saisons que vous m'écrieriez une lettre...

Elle rit, avec légèreté, avant de reprendre.

- Mais je ne devrais pas vous raconter tout cela.

Il s'était réhabitué à sa présence, comme un aveugle se serait réaccoutumé à la lumière et aux couleurs, et il ne pouvait pas prêter attention à ce qu'elle disait, absorbé qu'il était par la contemplation des intonations changeantes de sa voix, de la teinte incarnée de son visage et de l'éclat surprenant de son regard. Toute l'exquise légèreté de l'enfance refaisait en lui surface, ainsi qu'un sentiment plus obscur et plus grave, comme un apaisement religieux. Il était inexplicable que le seul fait de la sentir là rendît vain tout le désespoir accumulé en son absence. Inexplicable et absurde qu'en sa présence, la perfection de ses traits, le luxe de ses vêtements et la vacuité de son temps pussent se charger soudainement d'un sens lumineux, qui palpait à portée de sa main, proche et réel comme un objet familier. Il allait pour lui dire combien il l'avait attendue sans le savoir, lorsqu'elle demanda :

- M'avez-vous fait préparer la Chambre Verte ?

L'évocation de ce lieu le rendait encore un peu plus à ce passé chéri qu'elle avait le pouvoir de ressusciter. Pourtant, la question en soulevait une autre – pourquoi ne l'avait-il pas fait ? - et l'image de la Sirène, précise, et, en quelque manière, blessante, s'abattit sur ses souvenirs.

Elle remarqua son trouble et l'altération subtile de son expression. Une angoisse confuse la gagnait – puisqu'elle n'était pas maîtresse du bonheur qu'elle semblait lui avoir apporté.

- J'étais occupé, finit-il par dire. On ne m'a pas prévenu de votre arrivée.
- Une affaire d'importance ?

Il la considéra avec curiosité, et admira le sang froid qui la faisait sourire de cet air superficiel.

- Une fort jolie jeune fille, répondit-il avec un peu de méchanceté.

Elle reçut le coup sans ciller.

- Alors auriez-vous la bonté de me la faire préparer maintenant ?
- Certainement, ma cousine.

La Sirène était sortie de la chambre étouffante, et là, sur ce rocher rose chauffé par la lumière, surplombant l'infini bleu agité d'un éternel mouvement, abandonné au vent tiède et

parfumé, elle songeait que la douleur n'avait pas d'importance. A quoi bon parler de ce langage infirme, puisque le temps indifférent étranglait la clarté et la ranimait chaque jour ? Le Prince un jour le comprendrait, il ne pouvait en être autrement, et il la rejoindrait dans sa contemplation silencieuse et perpétuelle. Elle avait la certitude rayonnante de voir clair, et de détenir en sa conscience éblouie la seule vérité qu'humain pût étreindre. Le miracle, pensait-elle. Le miracle de la sensation, le miracle de la vie envahissant de son flot invisible tous les corps. Respirer l'air libre.

Elle ne chercha pas à savoir combien de temps elle demeura immobile sur la roche, absorbée dans sa méditation profonde. Ce furent quelques gouttes de pluie, filtrant à travers les rayons dorés, qui l'arrachèrent à son hypnose. C'était déjà le deuxième soir qui tombait sur la mer, et une terreur irrationnelle s'abattit sur elle. Vivre, puisque rien ne signifiait rien, vivre et découvrir chaque arpent de cette terre, elle ne désirait plus rien d'autre – et la cruauté de sa promesse donnée lui apparut tout à coup – inexprimable, injuste. Elle n'était pas maîtresse de sa vie, sa vie lui était donnée à l'essai, et si le Prince la trahissait avant le crépuscule suivant, c'est à la mer, noyée, qu'elle reviendrait, pour se dissoudre en écume.

Blanche et vaporeuse, mourait et renaissait l'écume sur le bord instable de l'eau.

La Sirène eut un frisson glacé, et, bravant encore la douleur qui tailladait ses jambes, elle s'élança vers le Château.

Lorsque la Sirène fit irruption dans la salle, le Prince et la Princesse étaient assis l'un en face de l'autre, calmes et graves ; leurs vêtements somptueux semblaient se fondre à la richesse des canapés, et la lumière incertaine qui filtrait des vitraux leur donnait une teinte de cire. Le Sirène et la Princesse se regardèrent un long moment sans que personne ne parle. Le Prince se leva.

– Je te présente ma cousine.

La Sirène n'arriva pas à sourire, fascinée par la beauté délicate et terrestre de sa propre mort.

– Comment vous appelez-vous ? demanda la Princesse en souriant tristement.

La Sirène se sentit affolée et regarda le Prince.

- Elle est muette, dit-il. J'ignore son nom, et son origine. Elle est arrivée au Palais hier matin.

La Princesse se sentait envahie par des sentiments indistincts – curieusement, malgré l'infinie grâce de la Sirène, et la clarté envoûtante de son regard, il n'y avait pas en elle de jalousie. Seulement la peur de devoir céder la place à un être plus parfait, ainsi qu'une sympathie instinctive pour celle qui pouvait consommer son malheur.

- Savez-vous écrire ? Demanda-t-elle.

La Sirène hocha la tête négativement, désemparée par la douceur naturelle, la compassion qui entouraient son désastre.

- Comme ce doit être difficile, murmura la Princesse.

Le Prince sourit à la Sirène.

- Tu veux bien m'attendre là-haut ? lui demanda-t-il gentiment. Demain, je t'apprendrai les lettres.

Il ne comprit pas la terreur qui défigurait ses traits – et l'idée l'effleura que peut-être elle ne comprenait pas toutes leurs paroles. Il lui caressa la joue, et elle sortit précipitamment de la salle, dans un désordre si grand qu'il en conçut une certaine inquiétude.

- D'où peut-elle venir ? demanda la Princesse.
- Je ne sais pas. Quand on lui pose la question, elle désigne la mer.
- C'est peut-être une sirène, dit-elle avec un sourire vague.

Il sourit lui aussi, du même sourire.

- Oui, ce nom lui va bien.

Il leur fallut quelques minutes pour recréer leur solitude, et reprendre le fil tortueux de leurs souvenirs et de leur conversation. Le sommeil et la nuit les surprirent, et ils se quittèrent à regret, avec une politesse excessive, au seuil de la chambre verte.

Le Prince et la Sirène s'éveillèrent assez tard. Lorsqu'il ouvrit les yeux, accoutumé désormais à sa présence, elle le regardait de ses yeux énigmatiques.

- Tu es triste, dit-il.

Elle baissa la tête. Comment lui parler de la mort qu'elle sentait poindre avec le jour, et dont le sentiment l'étourdissait ? Elle posa désespérément la tête sur sa poitrine, et tandis qu'il jouait du bout des doigts avec ses cheveux aux reflets verts, elle pensait au pouvoir de sa voix, qu'elle avait vendue en échange de ses jambes. Elle essayait de se souvenir de son timbre, et des airs angéliques qu'elle chantait, au milieu du désert marin, lorsqu'elle nageait assez longtemps pour remonter à la surface. Des visions lui revenaient de son palais aquatique et des volutes de poissons irisés qui s'emmêlaient dans ses cheveux.

Elle avait tant espéré de l'autre monde – elle en avait reçu, en effet, tant de beauté – et maintenant, ce soir, tout éteindre... Un frisson de peur la parcourut. Elle releva la tête, et essaya d'articuler des mots. Mais la vibration ne sortait pas de sa bouche ; elle n'arrivait à produire que des soupirs silencieux. Le Prince la regardait avec bienveillance et amusement.

- Ce n'est pas grave, si tu ne parles pas, dit-il.

Elle se releva brusquement.

- Que fais-tu ?

Elle ne l'entendait plus, déjà, elle était dehors, une veste de soie à peine enfilée – elle ne voulait pas attendre ici que le jour s'achève ; elle ne voulait pas savoir si ce serait le dernier – elle voulait vivre, marcher sur la terre, gorger ses yeux d'images et sa peau de frissons, pour emporter avec elle, dans son au-delà d'écume, un peu des sensations humaines pour lesquelles elle s'était damnée.

Le Prince rejoignit tardivement la Princesse. Il fut frappé par son visage altéré, qui portait à travers le fard les marques d'une longue insomnie. Elle était aussi belle, cependant – simplement vieillie – et il eut l'impression bizarre de la regarder pour la première fois.

Elle s'efforça de sourire à son entrée.

- J'ai vu votre sirène partir ce matin. Elle marchait d'un pas étrange, comme si son mouvement lui poignardait les jambes...

Le Prince s'approcha d'elle.

- Je n'arrive pas à vivre, reprit-elle doucement, en regardant ailleurs. Depuis des années, déjà, il y a ce terrible ennui, et cette indifférence...

Il écoutait la voix faire vibrer en lui une autre voix familière, celle de l'immobilité et de la désespérance, qui s'était momentanément tue.

- Je ne sais pas quoi faire de mes jours sans fin, continua-t-elle, et chaque chose que j'entreprends se met bientôt à ressembler à une errance.
- Oui, dit-il simplement. Je ne connais pas la solution.

Elle le regarda craintivement.

- Eprouvez-vous ce dégoût, vous aussi ?
- Je l'appelle ma langueur. Parfois il me semble l'avoir presque apprivoisée, et parfois elle me submerge. Alors je me saoule, je cherche au fond du vin ce qui me donnerait la force de poursuivre...

Une joie grave et solennelle se répandait en la Princesse – l'entendre parler était comme une drogue réparatrice, car à travers leur détresse, ils étaient ensemble, communiant en cela comme ils avaient communié dans l'enfance.

- Et passer sur les plaies le baume du souvenir, dit-elle...

Il lui sourit.

- Je ne suis pas nostalgique.
- Nous étions pourtant si heureux...

Il s'efforça de penser à ses parents, à la manière dont ils comblaient le Château de bruit et de gens ; il se souvint de ses occupations solitaires, et de sa cousine chérie dont les visites étaient tant attendues et les départs si douloureux. Oui, elle avait raison. Ils avaient été si heureux.

- Que s'est-il donc passé ?
- Je ne sais pas, dit-elle. La mort, et toutes ces choses que le temps accumule...

Ils se regardèrent brièvement.

- Nous sommes seuls au monde, poursuivit-elle, d'une voix plus grave qu'à l'accoutumée.

Il réfléchit à ce qu'elle venait de dire. Seuls au monde. Tous les fantômes avec lesquels il buvait et jouait depuis quelques années n'existaient pas. Rien n'existait, pas même la Sirène muette. Il songea à la joie qu'il avait éprouvée en revoyant sa cousine. Quelqu'un enfin le rejoignant sur son sommet désert.

Elle avait rivé sur lui ses yeux humides.

- Il faut que vous m'épousiez, mon cousin, ou nous allons mourir de solitude.

Il tourna la tête vers la fenêtre. Etrange, cette sensation qui l'empêchait de parler. Il n'avait pas imaginé qu'une parole pût bouleverser tant de choses profondes en lui. Il la regarda, avec un sourire – elle était pâle comme la mort.

Il prit sa main et la posa sur la sienne, l'invitant à se lever.

- Vous ne rentrerez pas chez vous, dit le Prince. D'ailleurs votre château est sinistre ; nous le vendrons pour nous offrir un voyage de noces extravagant. Nous serons les plus beaux mariés du Royaume, ma cousine, et nous ne nous quitterons jamais : vous finirez par briser ma langueur et je vaincrai votre dégoût.

- Et lorsque je serai vieille ? demanda la Princesse en pleurant.

- Je vous tiendra la main de l'aube au crépuscule, et je vous raconterai nos souvenirs.

Presque imperceptible, douce, la Mort était en elle. Elle la sentait dans son corps, prête à prendre possession des lieux, déjà souveraine. La vie, finissante, ne se débattait pas. Son corps était calme, immobile.

Cela se passerait sans doute presque voluptueusement. Elle n'avait qu'à penser au Prince, imaginer qu'elle était dans ses bras, la sensation serait presque la même. Il n'y aurait plus de douleur dans ses jambes ni d'impuissance dans sa voix ; elle n'aurait plus à supporter tout cet immense remords, et toute cette solitude. Elle reviendrait à cette eau qu'elle n'aurait pas dû quitter. Tout

s'effacerait.

La mer devenait plus sombre à mesure que la lumière baissait ; seule l'écume mouvante continuait à briller, blanche et dorée, sur le sable. La Sirène retira la veste de soie et la laissa tomber, puis elle s'approcha du rivage.

Le vent était tiède sur sa peau et l'eau douce à ses pieds.

Elle ne se rappelait plus que la sensation infinie de vivre.

D'une des fenêtres du Château, la servante regardait, fascinée, sa silhouette irréaliste dans le contrejour. Lorsque le soleil toucha l'horizon, un rayon vert aveuglant plongea l'univers dans une lumière étrange.

Une veste de soie gisait sur le sable.

Seule l'écume obscurcie, vaporeuse, mourait et renaissait sur le bord instable de l'eau.